

Directrice de la publication

Sol Aparicio

Responsable de la rédaction

Josée Mattei

Comité éditorial

Isabelle Boudin

Françoise Cuvier

Monique Fourdin

Marie-Thérèse Gournel

Laurence Mazza-Poutet

Miyuki Oishi

Martine Vienot

Michelle Weber-Pennec

Agnès Wilhelm

Maquette

Jérôme Laffay

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

sommaire du n° 55, novembre 2010

Billet de la rédaction : « Celui qui silence »	5
Séminaire Champ lacanien 2009-2010, suite et fin	
Actualité du surmoi	
Martine Menès : Il est interdit d'interdire ?	9
Stéphane Habib : Surmo(sa)ïque	19
Carlos Guevara : Travailler plus pour gagner plus !	33
Claude Léger : « Je te vois ! »	43
Lydie Grandet : Surmoi et féminin	55
Agnès Metton : Figures surmoïques dans la psychose	65
Document	
Edith Buxbaum : Le rôle d'une seconde langue dans la formation du moi et du surmoi	79
Chronique	
<i>Petits riens</i> Claude Léger	93

Le billet de la rédaction

« Celui qui silence »

Ainsi le nommait Alfred Jarry.

*À Saint-Michel, A. Caillet,
ordonnance du lieutenant
Morin, s'est jeté par la fenêtre sans dire pourquoi.
Blessures graves.*

*Par haine d'amour, Alice
Gallois, de Vaujours, a vitriolé
son beau-frère et, par
maladresse, un promeneur.
Elle a déjà 14 ans.*

*Explosion de gaz chez
Le Bordelais Larrieu.
Il fut blessé. Les cheveux
de sa belle-mère flambèrent.
Le plafond creva.*

Vous l'aurez reconnu sans doute, il s'agit de Félix Fénéon, qui, de 1905 à 1906, écrivit ses *Nouvelles en trois lignes* ¹, qui parurent dans le journal *Le Matin*.

Lacan y fait référence au début de son séminaire *Les Formations de l'inconscient* ² (1957-1958) citant de larges extraits. Il a commencé par traiter du mot d'esprit, reprenant l'ouvrage de Freud. Il explicite et développe les termes de métaphore et de métonymie pour affirmer que la métonymie est « la structure fondamentale » sans laquelle il n'y aurait pas de création métaphorique ³.

1. F. Fénéon, *Nouvelles en trois lignes*, éd. Cent Pages Cosaques, 2009.

2. J. Lacan, *Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 78-79.

3. *Ibid.*, p. 75.

Par son statut de chaîne signifiante, la métonymie opère « un glissement du sens », une dérivation. Lacan, pour le démontrer, va d'abord se servir du roman *Bel-Ami* de Guy de Maupassant, disant que l'on ne peut cerner la réalité qu'en se tenant sur cette chaîne du discours dans une instabilité perpétuelle. Du fait même de ce glissement, la tentative d'aborder la réalité, d'en rendre compte, rate son coup.

Mais avec l'exemple de Félix Fénéon et son écriture minimaliste (peu de mots), il est possible de « connoter le réel, de le suivre, d'être annaliste », dit Lacan. Ce n'est ni pas ni peu de sens, mais un déséquilibre du sens qui le fait exploser comme un éclat de rire.

Ce décentrement et ce détachement sans jugement aucun court-circuitent la figure obscène du surmoi, thème du séminaire Champ lacanien de l'année dernière et dont vous pourrez lire six interventions. Suivra un texte d'Edith Buxbaum, « Le rôle d'une seconde langue dans la formation du moi et du surmoi » (document datant de 1949). *Petits riens* clôture ce cinquante-cinquième numéro.

J. M.

Séminaire Champ lacanien 2009-2010

Actualité du surmoi

Suite et fin

Martine Menès

Il est interdit d'interdire * ?

Que, dans le titre du séminaire Champ lacanien de cette année, l'actualité soit associée au surmoi laisse entendre que ledit surmoi a partie liée avec l'actualité, le « contexte » de discours comme le dit l'argument, ce qui vient du grand Autre comme le dit Lacan. Entendons la rumeur : la pente sur laquelle glisse la modernité pousserait à « jouir sans limites », au sens d'avoir l'usage de tout objet, formule de capitalistes décidés qui pourrait rappeler aux moins jeunes celle apparue sur les murs de l'université de Nanterre le soir du 22 mars 1968 : « Jouir sans entraves ¹ ».

Est-ce la même aspiration ? Non.

Les limites sont infranchissables, elles sont signalées par des repères qui les bornent. Franchir les bornes, comme le dit monsieur Fenouillard cité par Lacan dans les *Écrits* ², a pour conséquence d'effacer les limites. Car les bornes sont aussi des jalons, elles indiquent le but autant que la distance qui reste à parcourir avant d'arriver aux limites. Si la jouissance n'était pas bornée, et c'est peu de dire qu'elle l'est, bornée, alors elle pourrait être sans limite.

Les entraves, par contre, ce sont les liens et les objets contondants divers qui, fixés aux pieds, empêchent d'atteindre la moindre borne. Jouir sans entraves, dès lors, ce serait avoir la possibilité de s'approcher des limites et donc de pouvoir prendre la décision de les franchir ou pas. En effet, il faut avoir le droit pour déborder, ou non ; en deçà, la question ne peut pas se poser. Mais il ne faut pas confondre la possibilité et l'obligation : « Le droit n'est pas le devoir.

* Intervention au séminaire Champ lacanien, Paris, 18 février 2010.

1. M. Khayati, situationniste, dernière phrase de *La Misère en milieu étudiant*, plaquette distribuée à Strasbourg à la rentrée universitaire, fin octobre 1966.

2. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 480.

Rien ne force personne à jouir, sauf le surmoi ³. » C'est Lacan qui le dit dans le séminaire *Encore* ⁴. Le « jouir sans limites » de la modernité pourrait bien être un impératif du surmoi structurel, primitif. À l'inverse, la jouissance que le slogan « Jouir sans entraves » revendique est celle qui peut entretenir un « minimum de relations diplomatiques... si difficiles à soutenir » avec le domaine interdit de la jouissance ⁵ ; c'est la jouissance phallique, seule « autorisée » par le surmoi secondaire, celui marqué de la castration.

Il faut se rappeler le contexte répressif ⁶ de l'époque qui n'avait pas prévu la poussée collective de libido qu'allait déverser sur la place publique la marée des jeunes du baby-boom. La jouissance sexuelle, permise, de droit, pourrait soulager de celle à laquelle pousse le surmoi invoquant, de devoir *j'ouir* sans limites. Petit détour par une autre actualité : soixante ans après J.-C. J'ai eu l'imprudence après le choix de ce titre impossible, « Il est interdit d'interdire », de citer saint Paul ; encore un coup de mon surmoi me faisant payer mon absence aux journées « Psychanalyse et religion ».

Quel rapport entre l'austérité soumise que prêche saint Paul et l'injonction permissive qui apparaîtra dix-neuf siècles exactement plus tard, au matin du 13 mai 1968, et d'abord, ça ne s'invente pas, sur les murs de la chapelle de la Sorbonne ? Quel rapport donc ? Un changement de contexte de discours.

An 60 : Rome ne va pas tarder à flamber, Néron tient l'allumette qui mettra fin au vieux monde ; les dieux déçoivent par leur inefficacité notoire ; Yahvé n'arrive pas à s'imposer au-delà de son peuple acquis au prix d'un forçage libératoire, tiré d'Égypte certes mais pour être immédiatement bombardé de commandements, dont le respect fait regretter au peuple élu les plaisirs clandestins de l'esclavage. Au moins, comme disait une grand-mère après avoir balancé une gifle à

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, séance du 21 novembre 1972, p. 10.

4. J'anticipe les critiques en précisant l'évidence : je ne fais pas dire à Lacan ce que je dis, c'est l'inverse, je lui fais dire ce qui sert à ma démonstration ; c'est donc une lecture essentiellement subjective.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, séance du 14 mai 1969, p. 322.

6. Lacan y fait allusion à la fin du *Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse* (Paris, Seuil, 1986, p. 374) : « [...] au long de cette période historique (les années 60), le désir de l'homme [...] endormi par les moralistes, domestiqué par les éducateurs, trahi par les académies [...] ».

son petit-fils pleurnichant, au moins ils savaient de quoi ils se plaignaient. Ce pourrait être aussi bien une version *soft* de « criminel par sentiment de culpabilité » – heureusement qu’il y a des grands-mères suffisamment névrosées pour prévenir.

Saül/Paul joue sur cette corde lorsqu’il s’adresse aux Corinthiens, descendants de ceux qui, cinq siècles auparavant, ont adopté Œdipe et ont eu l’imprudence de l’élever dans le secret et de le lâcher ainsi aux mains du destin – de l’élever dans le silence des mots, sans inter-dit, en deux mots, possible qui lui aurait permis d’entendre la parole de l’oracle autrement que comme vraie, indubitablement vraie.

Celui qui deviendra saint Paul pour la postérité, avec ce sermon comme on l’appellerait de nos jours : « Tout est permis mais tout ne convient pas, tout est permis mais tout ne construit pas... », installe les lois christiques, celles qui lient l’homme à un seul commandement, celui de s’en remettre au grand Autre qui est ici en l’occurrence Dieu. Il faut lire la suite : « Tout m’est permis mais je ne me laisserai pas asservir par quoi que ce soit », et si besoin est (c’est moi qui ajoute) « Dieu détruira ou expurgera ». Saint Paul n’est pas Jésus, jamais lui ne se serait permis ce reproche : « Père, père, pourquoi m’as-tu abandonné ? » mais sans doute s’en serait-il tenu à « Que ta volonté soit faite ».

Ces formules sont-elles une approximation de « Il est interdit d’interdire », ce qui ferait de saint Paul un situationniste ? Car ce slogan, souvent attribué à Jean Yanne, est clairement issu du mouvement situationniste, attaquant globalement tout autant le libéralisme sauvage que la bureaucratie liberticide. Le mouvement situationniste (de juin 1958 à septembre 1969, date à laquelle il s’est autodissous), dont le représentant le plus connu est Guy Debord, a engagé une révolution symbolique touchant tous les domaines : l’art, l’urbanisme, l’enseignement, le travail, la poésie, etc., et encourageant le passage des frontières entre vie privée et vie publique, le privé devenant politique. Je vous lis un extrait : « Si l’on considère que la vie privée est à la frontière du secteur dominé et du secteur non dominé de la vie, donc du lieu de l’aléatoire, il faudrait parvenir à substituer au présent ghetto une frontière toujours en marche ⁷. » Toujours dans cette conférence, Guy Debord anticipe un sketch de Muriel Robin sur la vie privée...

7. G. Debord, *Perspectives de modifications conscientes dans la vie quotidienne*, exposé au CNRS le 17 mai 1961, éditions Champ libre, 1975.

privée de tout. Je cite Debord : « La vie privée est privée de quoi ? Tout simplement de la vie, [...] de la communication. »

L'outil, si l'on peut dire, de cette transformation se trouve dans la langue, « demeure du pouvoir », qu'il faut ébranler, ce qui permettra, je cite, « une transformation du réel » ; le moteur se trouve dans l'acte : créer des situations qui produisent un homme nouveau. Le pari est que construire un nouveau discours, une langue autre, modifiera profondément l'énonciateur et par conséquent ce qu'il produit de symbolique entamant le réel. C'est ce qui a présidé à la féminisation des noms de professions, revendiquée et obtenue par le MLF, largement inspirée des thèses situationnistes sur « la révolution symbolique ». Les mots travaillent et les situationnistes les font travailler pour les changements ; ils vont, je cite, « instaurer la légitimité du contresens et dénoncer l'imposture du sens garanti ⁸ ». En somme, ils prônent une langue insoumise, en perpétuelle mutation, libérée du sens commun, comme l'est celle des poètes (ils citent volontiers Lautréamont, Rimbaud, Breton, Mallarmé, Joyce, et sont les héritiers à la fois du dadaïsme et des surréalistes). C'est l'inverse de la langue de bois, repérée et reconnue, de tous les totalitarismes, politiques comme intellectuels, dont le livre de Victor Klemperer, *La Langue du III^e Reich*, donne un tableau tout autant précis que convaincant.

Ainsi, le sermon de saint Paul est-il en résonance avec l'offre de s'affranchir d'impératifs restrictifs autant qu'abrutissants ? Absolument pas. C'est plutôt une manœuvre dialectique pour installer des prohibitions, des entraves, auprès d'une population grecque polythéiste, puis convertie mollement au christianisme et habituée à ne pas respecter les lois hébraïques de la cacheroite. Donc peu « servilisée » au dogme. Saint Paul reprend les signifiants des nouveaux convertis qui, affranchis des prescriptions juives, considèrent que tout leur est permis en matière de consommation, à entendre dans tous les sens du terme. Des soixante-huitards en somme. Saint Paul précise : oui mais, pas si c'est contre l'intérêt de l'autre, pas si Dieu ne veut pas, pas si ça porte atteinte à la communauté. Fondations de notre culture dite judéo-chrétienne. Et *scoop*, les situationnistes, si la plume est d'eux, cela c'est invérifiable, sont plus christiques qu'ils ne le croient. Car sous le slogan « Il est interdit d'interdire », une main

8. M. Khayati, « Les mots captifs (préface à un dictionnaire situationniste) », *Internationale situationniste*, n° 10, mars 1966.

a ajouté, j'ai des photos de l'époque qui l'attestent : « La liberté commence par une interdiction : celle de nuire à la liberté d'autrui ⁹. »

Lacan, qui dans le séminaire *L'Éthique* ¹⁰ recommande la lecture de saint Paul, dit que ce dernier a su nouer la loi et le désir, l'interdiction servant de « véhicule » vers une jouissance qui reste possible, amortie certes, limitée et bornée. Et dans la leçon du 16 mars 1960 ¹¹, toujours de *L'Éthique*, il ajoute, en s'appuyant sur l'expérience originiaire de déclaration des commandements qui délimitent les interdictions, ceux de Moïse, que « ces commandements [...] s'avèrent être les lois mêmes de la parole ». La loi alimente et pacifie le surmoi, les inter-dits se logent dans l'inaccessible mais efficace savoir inconscient.

Alors, « Il est interdit d'interdire », est-ce un impératif surmoïque qui pousse à jouir ou qui noue désir et loi ? Eh bien, cela dépend pour qui.

Avril 1958, séminaire *Les Formations de l'inconscient*, page 332 : « [...] sur la ligne signifiante, le principe (la place ¹²) s'amorce de ce qui s'appelle interdiction et surmoi, [de ce] et qui s'articule comme [tel] venant de l'Autre ». Et quelques lignes plus loin, Lacan précise : « C'est sur la ligne de l'articulation signifiante, [à savoir] celle de l'interdiction, que le surmoi se formule, même sous ses formes les plus primitives [...] ». Et il le situe sur le graphe page 333 au-delà de la ligne de l'énoncé, comme formulé par la voix du grand Autre mais en même temps l'excédant. J'entends dans l'excès ce qui est au-delà des dits signifiants, réel du son, du ton, de l'articulé. C'est dire, cela a été souligné dans les séances précédentes de ce même séminaire, que le surmoi est d'abord un énoncé qui pénètre l'oreille et dépose un texte le plus souvent incompréhensible, que le surmoi *versus* freudien, du refoulement, vient interpréter plus tard avec le lexique de la castration.

Je reprends l'exemple cité par Lacan ¹³ de la dactylo prise dans la révolution irlandaise qui découvre que si le roi d'Angleterre est un

9. Slogans et affiches de la révolution Mai 68, Enragés anonymes, L'esprit frappeur.

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, op. cit., leçon du 23 décembre 1959.

11. *Ibid.*, p. 205 et 208.

12. Entre parenthèses les termes trouvés dans une sténotypie non publiée.

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 156-157 et *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, inédit, leçon du 3 décembre 1958.

con, alors tout est permis. Je vous recommande la lecture du livre de Raymond Queneau qui en raconte l'aventure, trouvé déposé par une main amicale dans ma boîte aux lettres : *On est toujours trop bon avec les femmes*. Mais là ça devient paulinien ; quiconque dira tout haut que le roi d'Angleterre est un con aura la tête tranchée. Qu'est-ce qu'il en résulte ? Eh bien, que c'est incompréhensible. Dire ce qui ne doit pas être dit alors que tout est permis est interdit. Le surmoi dès lors vient à la rescousse et terrorise le sujet qui rêve illico qu'il a la tête tranchée. Cela m'a rappelé un petit épisode avec une jeune psychotique que je suivais, comme on dit, au CMPP. Elle était allée avec ses parents à Paris et avait pris le métro pour la première fois, depuis qu'elle savait lire en tout cas. Et elle est revenue très perplexe, passant des séances à se demander et à me demander ce que voulait dire « Interdit de franchir cette limite », borne qui signale la fin du quai, alors qu'il est possible de passer. Car, faute de la possibilité de construction qu'actualise le rêve, elle restait face à face avec une injonction totalement indéchiffrable pour elle, sinon sans doute sur sa face d'injonction à franchir la limite.

Je reviens à la distinction entre énoncé et énonciation qui va m'aider à lire cette formule paradoxale qui me sert de titre au-delà de sa logique contradictoire, et autrement que sur le style vengeur d'Élisabeth Roudinesco (article du *Monde* d'avril 1998) : « Voilà ce que vous avez fait de vos enfants, des terroristes du désir. » Mais non, éventuellement des terrorisés de la jouissance.

Autrement aussi que sur le versant nostalgique de Finkelkraut qui, je cite une interview du *Figaro* de novembre 2002, « garde de ce moment intense [Mai 68] un souvenir ému » tout en sachant que « s'est alors cristallisée une confusion dévastatrice entre le pouvoir et l'autorité, entre le maître qui conquiert et celui qui enseigne ». Ils sont donc si incompatibles ?

Autrement enfin que nos (enfin, ce ne sont pas les miens, c'est une figure de style) politiciens. Je ne ferai que relever la concomitance entre d'une part l'offensive récente et généralisée contre le mouvement de Mai 68 sur le thème des effets déstabilisants du relâchement des mœurs et de la dévalorisation du travail, et d'autre part la banalisation contemporaine de l'immoralisme de l'économie libérale (et des financiers qui la supportent), accompagnée d'un mépris

affiché pour les travailleurs sous-capitalistes appelés à travailler plus pour que les actionnaires gagnent plus ¹⁴. De nos jours, la libération des mœurs touche essentiellement les mœurs de l'économie. Ce qui permet à un homme politique de passer les bornes en déclarant sans hésiter que quiconque ne possède pas une montre Rolex à 50 ans est un minable.

Quant à l'interdiction, elle se traduit actuellement dans une telle inflation de lois que même le Sénat vient d'alerter sur l'impossibilité de les mettre en application. Où l'on vérifie que trop de lois tuent la loi.

Je suivrais plus volontiers Daniel Cohn-Bendit quand il déclare dans une interview à *Télérama* : « Il est interdit d'interdire est une formule réversible qui signifie aussi qu'il est interdit d'interdire d'interdire ! Il faut être complètement coincé dans sa tête pour prétendre que l'incivilité actuelle dans les collèges et les banlieues vient de ce slogan ¹⁵. »

L'interdiction, sur l'axe énoncé, peut faire commandement, mais pas pour tous. S'il y a des idéaux collectifs qui font foule, Freud l'a démontré, il n'y a pas de surmoi collectif. Il y en a pour lesquels ce slogan incarnera une voix vociférant un ordre, « la forme la plus primitive du surmoi » : qu'ils j'ouïssent. Mais d'autres l'entendront par la voie de l'énonciation : il est inter-dit d'interdire, attaque de l'autoritarisme, pas de l'inter-dire. En termes pauliniens, tout m'est permis, mais je ne me ferai pas imposer la jouissance pathétique du surmoi.

Dans la même séance ¹⁶ du séminaire *Le Désir et son interprétation* où il reprend l'histoire du roi d'Angleterre pour rajouter le rêve, Lacan dit que, quel qu'en soit l'effet dans la réalité, le dit que non, l'inter-dit, reste dit, a une fonction signifiante qui s'inscrit. Ce qu'il reprend l'année suivante à propos des commandements, je l'ai cité plus haut. Le sujet peut s'y plier ou pas, et même comme sujet de

14. Il faudrait plutôt remarquer que la situation n'a guère changé depuis 1840, lorsque Louis-René Villermé dans *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers* remarque l'inverse : « Ce labeur (dans des conditions de travail pénibles) est en sens inverse du salaire que les ouvriers reçoivent : moins ils gagnent, plus il dure. »

15. *Télérama*, n° 3037, 26 mars 2008.

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, op. cit., séance du 3 décembre 1958.

l'énonciation tenter d'entrer dans l'énoncé pour le modifier et agir sur le discours lui-même. Projet situationniste ? Oui, mais Lacan répondra douze ans plus tard, à partir du séminaire ...*Ou pire*¹⁷, en démontrant les limites de cette utopie, car à l'interdit il faut ajouter l'impossible. Tous les signifiants ne peuvent s'attraper, *a fortiori* ne peuvent se produire. Certains restent « inter », savoir impossible à savoir, dit entre les mots sans être entendu, porte entrouverte sur un réel que Freud appelle censuré, mais pas sur tout le réel.

Reste une question que je laisse en l'état : au-delà du dit, il y a l'acte de dire, performatif, qui fait événement et a un effet sur le réel. La révolution se serait-elle logée dans le discours analytique, le seul à placer un représentant du réel en agent ?

Dans l'actualité plus contemporaine, deux phénomènes peuvent être mis en parallèle avec ceux des années 1960 :

1. La montée de générations de jeunes, non des années glorieuses, mais des années douloureuses de la crise économique, de la déculturation, du déracinement, de l'abrutissement télévisuel, de la ségrégation appauvrissante. Évolution prévue par les situationnistes, qui proposaient sur le plan de l'urbanisme des solutions de logement allant tout à fait à l'inverse de celles adoptées. Et Guy Debord en 1988, peu de temps avant sa mort, donne une suite à son livre célèbre *La Société du spectacle*, dénonçant les ravages de l'illettrisme et la mise hors circuit de l'histoire. Dénonciation visionnaire puisqu'il est très sérieusement question de supprimer l'histoire d'une partie de l'enseignement général. Or, il est frappant de constater à quel point la plupart des jeunes sont ignorants de l'histoire, ce qui n'est pas sans effet sur leur façon d'habiter le *socius* ;

2. Une modification de la langue qui ne témoigne pas de la volonté de créer par des signifiants nouveaux une nouvelle réalité mais qui me semble plutôt relever d'une carence qui est toujours, comme le dit Lacan dès *Les Complexes familiaux*, époque où l'on se préoccupait plus des carences affectives qu'éducatives, carence symbolique.

Que se passe-t-il dans l'usage d'une langue de plus en plus limitée à un ensemble restreint d'individus : bande, quartier, ethnie, etc. ? S'il y a un malade de la postmodernité, c'est le langage, usage de la langue de plus en plus factuel et limité, qui met au premier plan

17. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, séance du 15 décembre 1971.

un idéal de pragmatisme. Le mot se contente de désigner la chose, l'équivoque se perd. Il y a une désintringement des trois formes du savoir¹⁸ qui constituent le discours : le *logos*, démonstratif objectif où la vérité loge dans l'énoncé, le *mythos*, savoir narratif expressif où la vérité est dans l'énonciation, et la *métis*, savoir pratique efficace, où la vérité est dans l'acte. Domine désormais la forme *métis*, soit la recherche de la plus grande efficience, jusqu'aux comportements commandés par la nécessité de survivre.

Or, les formes de discours sont corrélatives aux formes de savoir. À chaque forme de rapport au savoir correspond un type de discours différent. Jusqu'où le sujet de l'énonciation en est-il affecté ?

Quelles conséquences cliniques et quelle place pour la psychanalyse ? Je termine en rapportant une petite expérience où le pari a été fait de penser un modèle de soin orienté par le discours psychanalytique. Nous avons nommé ce projet « Mythes et récits » avant de nous apercevoir que cela s'entendait comme RSI¹⁹.

Une psychopédagogue et moi-même réunissons, autour de la lecture à voix haute, par l'une de nous, de *L'Odyssée* d'Homère, cinq ou six jeunes de 12 à 15 ans environ. Autrement dit, nous adultes assumons la place de transmetteurs (agent), à partir du discours (tiers), d'une histoire (*logos*) qui suscite le récit personnel (*mythos*). Ces jeunes sont des égarés de la vie, en échec scolaire plus ou moins massif, adeptes des conflits réglés à la dure, indifférents plus qu'insoumis à toute règle, ne s'exprimant guère que par mots-phrases, formules stéréotypées, bruitages, injures. Ces sujets de troubles, à entendre dans tous les sens, ne viennent qu'exceptionnellement vers la psychanalyse. Est-ce que la psychanalyse peut aller vers eux ? Sommes-nous aux frontières ou aux limites de l'acte analytique, qui est acte de parole ?

Au milieu de bagarres, protestations plus ou moins violentes, insultes, communications téléphoniques sur portables, simulation de crises d'asthme et j'en passe, nous lisons les aventures d'Ulysse. Celui-ci s'avère être un représentant exceptionnel de la *métis*, débrouillardise

18. M. Amorim, *Raconter, démontrer... survivre, Formes de savoir et de discours dans la culture contemporaine*, Toulouse, Érès, 2007.

19. Soit réel, symbolique et imaginaire. Ces trois occurrences du nœud borroméen pourraient-elles représenter les lieux des trois positions d'énonciation : *métis*, *logos*, *mythos* ?

individuelle, propre à se prêter à l'identification ; donc nous ne l'avons pas choisi par hasard. Personnage prétentieux, dans la toute-puissance, il ressemble singulièrement à nos petits héros.

Une des plus instables des agités chroniques du groupe, dans la provocation perpétuelle, s'apaise jusqu'à somnoler, laissant apparaître sur son visage détendu la petite fille qu'elle est encore. Elle sera l'actrice de la séquence que j'ai relevée pour illustrer les effets de dégradation des liens qu'entraîne l'usage d'un langage privé, ne laissant place qu'à l'imaginaire. Lors d'un échange, elle interpelle un garçon par un mot inconnu. Celui-ci rétorque vivement : « Je ne parle pas mohamed. » Puis il est absent pendant deux séances consécutives. Lorsqu'il revient, il explique avec difficulté à quel point il a eu honte de sa réplique qu'il considère raciste. La jeune fille, qui ne l'avait pas entendue de cette oreille, quitte violemment, et sans pouvoir verbaliser sa colère-retard, la séance. Il faudra un nouveau temps d'élaboration pour qu'elle entende qu'un mot incompris par l'autre (il s'agit d'un mot qu'elle a inventé) peut être reçu comme une insulte, et avoir provoqué en miroir un retour violent. C'est précisément ce qui lui arrive souvent et dont elle se plaint beaucoup mais en se situant toujours comme victime, sans réaliser la part qu'elle prend dans les conflits qu'elle déclenche.

L'un comme l'autre, et les autres jeunes qui assistent au débat, prennent la mesure de ce que parler veut dire, du mal entendu issu du mal dit. Ce qui en les rendant moins sourds à l'inter-dit les éloignera, nous l'espérons, de la mal(é)diction.

Stéphane Habib

Surmo(sa)ïque *

L'Homme Moïse et la religion monothéiste est le dernier livre de Freud et dans la troisième partie du texte apparaît la question du surmoi. Il faut déjà en dire un peu plus. Ce n'est pas simplement la question du surmoi qui apparaît comme telle, c'est davantage – mais seule une lecture très lente peut le saisir, une lecture lente veut dire une lecture sans certitude, ne croyant pas savoir *a priori* ce qui se dit dans le mot même de surmoi –, c'est, sous des allures de limpidité, d'évidence et de simplicité, quelque chose de nouveau qui, de ce surmoi supposé bien connu, apparaît sous la plume de Freud. En cela encore, et le *Moïse* est tout entier construit sur et par cette structure, se confirme que « la répétition demande du nouveau », qu'elle en demande et qu'elle en fait même.

Il n'en faudrait pas beaucoup pour dire que les derniers mots de Freud tournent autour du surmoi. C'est qu'on oublie trop souvent que *L'Homme Moïse* est un grand livre, au vrai je le tiens pour un chef-d'œuvre, et il l'est également, un grand livre, parce qu'il ne manque pas d'élaborer encore, encore une dernière fois, non pas comme certains aiment à le dire pour le dénigrer une spéculation de plus, un tour de plus dans l'élaboration spéculative, non vraiment pas, mais bien parce qu'il remet en jeu ce qui de la clinique n'est pas le plus simple à élaborer, c'est peu de le dire ainsi : le surmoi donc et le père.

Je tends à penser que nul Nom-du-Père n'eût été possible ni pensable sans ces dernières tentatives de Freud. Nom-du-Père, Père du nom, nom de nom de nom, etc. Au vrai, plus je m'arrête sur *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* et plus il me semble frappant qu'il fait l'objet d'une relecture minutieuse de Lacan, implicite ou

* Intervention au séminaire Champ lacanien, Paris, 18 février 2010.

explicite, à chaque grand moment d'élaboration. Je l'ai dit du père, du Nom du père et de ses variantes et déclinaisons, je le dirais volontiers également de l'angoisse, de l'éthique, de la voix, et bien sûr de la loi. De la loi sous toutes ses formes, je vais y revenir en tant que cela, cette question de la loi ne peut pas ne pas accompagner toujours et celle du père et celle du surmoi.

Pour vous faire une idée de la prégnance, de l'importance de cette lecture pour Lacan, il suffit de retourner au *Séminaire III*, qui n'est pas n'importe quel séminaire, n'est-ce pas ? Et puis encore et entre autres au *Séminaire VII*. Et je pense que l'on pourrait continuer à sérier ainsi les enseignements, sans oublier l'unique séance des *Noms du père*, dont il faut bien dire que l'absence donne à fantasmer, rêver, espérer beaucoup. Beaucoup trop parfois sans doute puisqu'on peut faire dire énormément à un texte qui n'existe pas.

Pour ce qui est de ce qui nous occupe ce soir, force est de considérer que le père de la troisième partie du *Moïse*, ainsi que l'apparition de la notion de surmoi, la conjonction des deux à la fin de ce livre doivent nous donner à penser. Avant d'emprunter quelques détours, je précise ce que je suggère simplement là. Ce qui se donne à penser, tant dans ce lien du père et du surmoi de la fin du *Moïse* que dans la condensation de l'adjectif « mosaïque » et du surmoi faisant mon titre et sur lequel je m'arrêterai plus longuement tout à l'heure, eh bien c'est quelque chose comme la portée politique d'un surmoi ainsi articulé.

Portée politique dont Freud avant tout autre nous indiquait la voie : « On peut dire que le grand homme est justement l'autorité pour l'amour de laquelle on accomplit l'action, et comme le grand homme lui-même exerce une action grâce à sa ressemblance avec le père, on ne doit pas s'étonner que dans la psychologie des masses il lui revienne de jouer le rôle du surmoi. Cela vaudrait donc aussi pour l'homme Moïse dans son rapport avec le peuple juif ¹. »

Malheureusement, il faut bien l'avouer, la plupart du temps ce ne sont pas ces phrases, dont je pense d'ailleurs qu'on n'en a pas encore pris toute la mesure pour la raison qu'elles ne donnent pas à lire, je dirais même assez volontiers qu'elles sont « pas-à-lire », elles

1. S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste, Trois essais* (1939), trad. Cornélius Heim, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1986, p. 217-218.

ne donnent pas à lire tout ce qu'elles contiennent, ce ne sont donc pas les phrases de la fin de ce livre qui feront le plus d'effet lorsqu'il s'agira de le commenter. La tentation et même la réalisation de cette tentation auront presque toujours été autres, ce qui est particulièrement et désespérément vrai dans l'histoire des lectures du *Moïse*.

La complexité de l'ouvrage, sa construction évidemment, mais surtout les questions qu'il ne cesse de poser, les énigmes abyssales qui ne se referment pas avec l'achèvement de son écriture auront produit ceci qui ne manque jamais dès lors qu'est ouvert *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* : une lecture psycho-biographique. Ainsi et dans cette optique on pourra lire bien des variations sur le thème suivant : que ça n'est pas un hasard mais un effet de surmoi, du surmoi de Sigmund Freud si le surmoi et le père hantent cette dernière partie du dernier livre.

On sait qu'au compte du père, du père de Freud s'entend, de Jakob donc, ont été versées bien des interprétations qu'on ne peut pas ne pas qualifier de sauvages. Souvent cependant avec les meilleures intentions, souvenez-vous de la préface de Marthe Robert à la correspondance de Freud avec Arnold Zweig : « [...] pourquoi dénaturaliser le prophète, et pourquoi le faire d'un cœur lourd ? Pourquoi se déterminer à un parti pénible dont le sens général du livre ne tire même pas profit ? Pourquoi si ce n'est pour des raisons qui n'ont rien à voir avec l'histoire biblique, mais qui touchent de très près en revanche à son histoire personnelle et en particulier à ses relations avec son père Jacob ? (Ce n'est peut-être pas par hasard que dans son dernier livre important, la figure légendaire des patriarches est complètement éclipsée par la stature gigantesque de Moïse, alors que dans le premier, *La science des rêves*, Jacob et son fils Joseph jouaient un rôle décisif) ² ».

Sauvage est pour moi le qualificatif poli, contenu, celui qui permet de rester convenable pour dire ce que je pense de ce type d'interprétations. On pourrait encore aujourd'hui tenter cette lecture si on ne prenait pas la psychanalyse très au sérieux, et nombre de psychanalystes l'ont fait, le font et il y a fort à parier qu'ils le feront de nouveau. Ne perdons donc pas de temps avec cela qui ne vaut pas dix minutes de peine. Peut-être tout de même une minute utile à dire que si cela

2. S. Freud et A. Zweig, *Correspondance, 1927-1939*, Paris, Gallimard, 1973, p. 26.

existe et particulièrement avec *L'Homme Moïse*, si cela apparaît si tentant que nul ou presque n'y résiste, c'est que le livre a quelque chose de radical et de singulier et partant ne manque pas d'embarrasser.

Recouvrir un texte d'interprétations est la même chose, relève du même traitement que de faire totalement silence sur ce qu'il énonce. La minute est écoulée et j'en reviens à ce qui nous réunit ce soir. Peut-être d'ailleurs ne nous en sommes-nous pas tant éloignés qu'il y paraît de prime abord, en ceci que ce que je viens d'avancer de cette stratégie du foisonnement de commentaires et d'interprétations n'est sans doute pas sans rapport avec la censure, qu'on la pense interne ou externe, ni non plus avec l'*Entstellung* sur laquelle il va falloir que je me penche très bientôt – censure et *Entstellung* n'ayant jamais l'une sans l'autre.

Vous l'aurez compris à la graphie du titre, *Moïse*, le livre de Freud, est ma question. J'aurais aussi bien pu proposer comme titre « Surmoïse » en un mot pour faire entendre que c'est du *Moïse* que je prendrai mon départ, mais il m'importait quand même de laisser résonner l'adjectif « mosaïque » comme qualifiant ce surmoi et ce afin de suggérer le sens de ma lecture. À savoir la reprise du questionnement de Freud à partir de ce livre-là. Les apports de ce texte m'apparaissent considérables non seulement pour saisir quelque chose du surmoi, mais encore et plus généralement pour toute reprise d'une lecture minutieuse de Freud. Lecture après coup, d'une certaine manière. Relire tout Freud, en somme, à partir de *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*.

Enfin et pour l'anecdote qui continue de m'amuser aujourd'hui encore, si j'ai décidé de proposer ce « Surmo(sa)ïque » en titre, c'est parce que, entendant une fois de plus et je ne sais à quelle occasion proférer l'adjectif « surmoïque », m'est revenu un « malentendu », si je puis dire, de jeunesse. Quelques mots rapides de ce trébuchement de l'oreille : probablement en cours de philosophie en terminale ou bien l'année suivante, j'entendis pour la première fois prononcer cet adjectif « surmoïque » ou plus probablement était-ce « moïque ». Et tout le cours durant je me suis demandé, ne comprenant rien de prime abord au sens de ce mot, ce que pouvait bien avoir à faire Moïse, seule chose que je pouvais alors entendre spontanément à « moïque » et « surmoïque », ce qu'il pouvait bien avoir à faire, Moïse,

avec ce qu'était en train de raconter notre professeur. Cela ne devait certes pas faire grand sens non plus, de rapporter ainsi moïque à Moïse, mais moïque ne pouvait pourtant s'associer à rien d'autre pour moi, qui étais alors bien plus familier de l'histoire de la sortie d'Égypte que de la deuxième topique freudienne. Remarquez, à ma décharge, que rares sont les mots dans notre langue commençant en « m.o.ï ». (À vrai dire, après vérification, il n'en existe qu'un seul autre qui est « moi », qui comme adjectif se dit des peuples montagnards du sud de l'Indochine – le mot date du XIX^e siècle –, du Cambodge et du Laos, et, comme nom, le « moi » signifie l'ensemble des langues et dialectes parlés par les Moïs d'Indochine.)

C'est aussi peut-être, illusion rétrospective ou généreuse auto-interprétation analytique, que j'en savais plus que ce que j'en savais savoir, que donc mon insu, mon « insu que sait » alors en savait plus long que je ne pouvais même l'imaginer et qu'alors j'avais un inconscient !

En tout cas, lorsque la proposition me fut faite de parler du surmoi et que de mon côté je travaillais et travaille encore à essayer de débrouiller quelques fils du *Moïse*, je ne pouvais pas ne pas, en souvenir de ce souvenir, proposer ce « Surmo(sa)ïque ».

J'ajoute que cette graphie, dans la lettre de ce mot que je forge, *Surmo(sa)ïque*, met entre parenthèses « s » et « a ». Et « s.a. », c'est ainsi en général que pour aller plus vite les étudiants en philosophie notaient et notent encore sans doute le « savoir absolu » de Hegel. Derrida joue d'ailleurs de ces lettres dans plus d'un texte. Or, force est de constater que le *Moïse* de Freud, mais encore le surmoi comme instance et comme intériorisation de l'interdit, ou plus précisément comme intériorisation de la loi (dont, il faut tout de même le rappeler bien que tout le monde ici le sache, le père, comme père symbolique, donc le père comme signifiant, ce qui veut aussi bien dire le père mort, et nous voilà sur les traces du meurtre du père et de plain-pied sur les liens du surmoi au *Moïse*, est le porteur) se posent précisément comme le dérangement et l'impossibilité de toute prétention à quelque savoir absolu. Disons que c'est là l'un des sens que reçoit l'adjectif *surmo(sa)ïque*. En deux mots : et le surmoi et le *Moïse* mettent entre parenthèses le savoir comme savoir absolu.

Si le surmoi existe et ne se constitue que comme une intériorisation, c'est bien, pardonnez-moi d'insister sur une chose si évidente, d'un quelque chose extérieur, d'une extériorité qu'il y va. Toute intériorisation pointe, souligne, relève et fait exister une extériorité. Ici en l'espèce celle-là même qui, d'être intériorisée, forme le surmoi. « Dans le cours du développement individuel, une part des puissances inhibitrices à l'œuvre dans le monde extérieur est intériorisée ; il se forme dans le moi une instance qui se pose en face du reste pour observer, critiquer et interdire. Nous nommons *surmoi* cette nouvelle instance ³. »

Je précise encore un peu. On pourrait objecter là que la phrase qui précède la citation sur laquelle je m'appuie invalide ce que j'en retire pourtant, à savoir qu'il n'y a pas, pour le dire un peu autrement, d'intériorité pure. Je cite Freud donc : « Le renoncement à la pulsion peut aussi être obtenu de force par d'autres motifs, des motifs *intérieurs* comme nous disons à juste titre ⁴. » Puis vient notre phrase « Dans le cours du développement individuel, etc. ». Or il va de soi que, tout comme le principe de réalité est par Freud pensé comme « empêchement extérieur », le surmoi n'est une instance interne du sujet que par réduction partielle de son altérité, réduction de l'autre au même telle que « le surmoi est le successeur qui tient lieu des parents (et des éducateurs), qui ont surveillé les actes de l'individu dans la première période de sa vie ; il continue les fonctions de ces derniers presque sans changement ⁵. »

Voilà ce que j'appelle un mouvement d'intériorisation où ce qui m'importe est de laisser entendre ceci qu'aussi réduite soit l'extériorité dans le mouvement d'intériorisation constitutif du surmoi, il y a toujours un reste. Reste dérangent la pensée binaire – apport premier et décisif de la psychanalyse. On pourrait du reste insister sur l'impossibilité de thématiser un intérieur et un extérieur purs dans l'appareil psychique en se contentant de relever l'architecture de la deuxième topique et l'arrivée de ce surmoi dans la psychanalyse. En effet, s'y redouble ce qui se présenterait assez bien comme altération incessante de l'intérieur et de l'extérieur en tant que le surmoi

3. S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste, Trois essais*, op. cit., p. 216 (désormais *Moïse*, p. x).

4. *Ibid.*, p. 216.

5. *Ibid.*

n'existe que d'une division du moi et finit dans son rapport au moi à s'y articuler sous la forme de la loi et de ses représentants les plus autoritaires, rappelez-vous ce que je viens de prélever dans le *Moïse* : « [...] il se forme *dans* le moi une instance qui se pose *en face* du reste pour observer, critiquer et interdire ⁶ » [je souligne].

On ne peut pas ne pas entendre cela : le dedans dehors et le dehors dedans. Dans le moi en face du moi, singularité de la logique de l'inconscient. *Dans* le moi *transcendant* le moi, tout comme Lacan pouvait dire de l'inconscient sa place comme *dans* le sujet *transcendant* au sujet.

Le surmoi freudien est en place insituable d'être étranger du dedans, tout comme Moïse en son atonie, peut-on dire, d'être par Freud entre bien d'autres dit égyptien. Nul hasard dans ce recouplement. Marie Moscovici, dans sa préface, dit cela merveilleusement : « Ainsi, le père est un fils, et c'est un "étranger". Il deviendra, de toute façon, une fois incorporé dans le surmoi, un étranger du dedans. C'est peut-être aussi, à partir de cet étranger du dedans que Freud est amené à "naturaliser" Moïse égyptien ⁷. »

L'affaire, celle de l'intériorisation, est d'importance en tant qu'elle signe la venue d'un ailleurs, de toujours, pour tout ce qui peut porter le nom de loi, et de surcroît ce que ma parenthèse de tout à l'heure visait à préparer c'est cette affirmation selon laquelle, cette loi dont je parle vous disant après Freud, mais aussi Lacan, que le surmoi en est l'intériorisation – je cite Lacan : « L'intériorisation de la Loi, nous ne cessons de le dire, n'a rien à faire avec la Loi. Encore faudrait-il savoir pourquoi. Il est possible que le surmoi serve d'appui à la conscience morale, mais chacun sait bien qu'il n'a rien à faire avec elle en ce qui concerne ses exigences les plus obligatoires. Ce qu'il exige n'a rien à faire avec ce dont nous serions en droit de faire la règle universelle de notre action, c'est le b.-a.-ba de la vérité analytique ⁸. » Il faudra, si le temps me le permet, que je reprenne cette distinction lacanienne du surmoi et de la loi morale où, je le dis maintenant de peur de ne pouvoir le faire plus tard donc, l'on ne peut pas ne pas entendre que l'enjeu de cette différence réside dans l'abîme entre l'universel et le singulier : l'universel (supposé ?) de la

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*, p. 35-36.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 358.

loi et le singulier de la voix, de la grosse voix du surmoi. Et puis, comme nous parlons du *Moïse*, je ne peux en faire l'économie fût-ce à le dire en une phrase : cette distinction que l'acuité de la pensée et de la lecture de Lacan nous donne à saisir recouvre celle d'un certain christianisme paulinien, d'un catholicisme ne signifiant rien d'autre en français qu'« universel » et du judaïsme.

Saint Paul est l'une des figures les plus importantes, j'ai même envie de dire que c'est l'un des opérateurs les plus puissants de l'élaboration de Freud dans le *Moïse*, et partant, ne serait-ce que par la profération même de son nom, se dévoile tout un versant théologico-politique du texte dont seule une lecture entre les lignes pourra rendre compte. Cela est à n'en point douter ce qui fait et l'actualité atemporelle de *L'Homme Moïse* et celle du surmoi, d'un autre surmoi. – cette loi donc n'arrive que du meurtre.

La loi n'existe que du meurtre. N'est-il pas frappant d'ailleurs qu'à substituer « père » à « loi » c'est la même vérité qui en ressort : le père (père primitif) n'existe que du meurtre ?

Ce mouvement, mouvement d'intériorisation encore, est très précisément celui-là même qui arrive avec la loi, la loi des Tables de la loi, ces tables qui portent les commandements par Lacan appelés « lois de la parole ». Comment ne pas citer encore *L'Éthique de la psychanalyse* précisément la page 84 qui, si le temps le permettait, mériterait d'être intégralement lue. Je n'en prélève qu'un extrait : « Les dix commandements, ne pourrions-nous essayer la prochaine fois de les interpréter comme quelque chose de fort proche de ce qui fonctionne effectivement dans le refoulement de l'inconscient ? Les dix commandements sont interprétables comme destinés à tenir le sujet à distance de toute réalisation de l'inceste, à une condition et à une seule, c'est que nous nous apercevons que l'interdiction de l'inceste n'est pas autre chose que la condition pour que subsiste la parole. Ceci nous ramène à interroger le sens des dix commandements pour autant qu'ils sont liés de la façon la plus profonde à ce qui règle la distance du sujet au *das Ding*, pour autant que cette distance est justement la condition de la parole, pour autant que les dix commandements sont la condition de la subsistance de la parole comme telle ⁹. »

9. *Ibid.*, p. 84.

Que ce qui fait loi arrive, voire s'impose ou *ne* surgit *que* comme par effraction de l'extérieur, fût-ce même pour déranger la partition traditionnelle de la pensée entre extérieur et intérieur, ce que fera sans cesse Lacan jusqu'à la faire voler en éclats, mais l'éclatement avait sans doute bien commencé, ainsi que j'ai voulu le montrer tout à l'heure, dans le traitement que Freud lui-même fait subir à cette division dans son *Moïse*, tout cela nous indique bien que nous sommes là dans un régime d'*hétéronomie* et avec le surmoi, et avec *Moïse*, et avec l'inconscient en général.

Vous l'aurez sans doute déjà bien compris, et peut-être n'ai-je dit et ne dirai-je rien d'autre ici, mais si je parle tant du *nomos* et que je montre ce *nomos* comme étant toujours déjà, ou si l'on préfère structuralement de l'Autre – il n'y a de loi que de l'Autre –, c'est pour faire résonner que tout cela n'est pas sans la question politique. Une des manières dont j'arrive à entendre Lacan : « Que le symptôme institue l'ordre dont s'avère notre politique, implique d'autre part que tout ce qui s'articule de cet ordre soit passible d'interprétation. C'est pourquoi on a bien raison de mettre la psychanalyse au chef de la politique. Et ceci pourrait n'être pas de tout repos pour ce qui de la politique a fait figure jusqu'ici, si la psychanalyse s'en avérait avvertie ¹⁰. » (J'ajoute et insiste : pas de tout repos pour les psychanalystes non plus.)

Surmo(sa)ïque dit le surmoi dans *Moïse*, et d'être dans *L'Homme Moïse* réinjecté, ses effets ou conséquences. Partant, la question de son actualité. Question évidemment traitée à partir du *Moïse*. Non simplement par goût, mais parce qu'il me semble que c'est à partir de là que son inactualité lui donne cette singularité d'être toujours actuel. Entendez qu'il se joue en acte, que le surmoi acte ou agit, qu'il est un actant comme le dit la linguistique structurale de Greimas, et qu'il a la plus grande affinité avec les temps qui sont les nôtres – depuis *L'Homme Moïse*. J'insiste. Pourquoi ? Parce qu'il n'apparaît que dans la troisième partie du livre. Et que cette partie est la partie éminemment politique du texte. L'actualité du surmoi est donc, c'est ce que j'aurai soutenu, une question politique non pas parce que l'intitulé du séminaire nous intime de parler de l'actualité, mais précisément parce que le surmoi, instance de censure, ne peut pas ne pas avoir, comme tel, une portée politique.

10. J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 18.

C'est pourquoi il me semble décisif de privilégier le terme de censure pour creuser cette question du surmoi. Le mot a de lourdes conséquences. Il suffit de lire les comparaisons freudiennes elles-mêmes pour toucher du doigt l'orientation politique de ses élaborations et autour du surmoi de manière tout à fait privilégiée : « La tension entre le Surmoi rigoureux et le Moi qui lui est soumis, nous l'appelons conscience de la culpabilité ; elle se manifeste comme besoin de punition. *La civilisation maîtrise donc la dangereuse agressivité de l'individu en affaiblissant celui-ci, en le désarmant et en le faisant surveiller* par une instance à l'intérieur de lui, *comme une force d'occupation dans une ville conquise* ¹¹. »

Je ne rappellerai pas en détail ce que j'essaie d'avancer de l'écriture entre les lignes comme ce qui arrive du début à la fin des trois parties de *L'Homme Moïse*. Écriture freudienne que j'ai commencé à montrer ailleurs il y a peu de temps mais devant un certain nombre d'entre vous, l'articulant à *La Persécution et l'art d'écrire* de Leo Strauss. Ou bien ne le ferai-je que le plus économiquement possible, ainsi par le simple énoncé de la phrase qui précède puis par la citation d'une seule phrase mais dont l'importance est incommensurable, une citation de la correspondance de Freud avec Eitingon. S'ouvrant à lui de l'écriture en cours du *Moïse*, le 5 février 1937, il écrit : « Tout ce qu'il y a d'un peu important là-dedans doit rester non dit. » Cette incroyable phrase, j'en avais noté une autre traduction datant d'avant la traduction de la correspondance entre Freud et Eitingon dont nous disposons désormais, je n'en trouve plus la source dans mes notes, mais il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'un petit extrait de la *Chronique la plus brève*. Quoi qu'il en soit, la phrase m'y paraissait plus radicale encore dans le sens de l'indication de la seule lecture possible de ce livre qu'est le *Moïse*, précisément comme *lecture entre les lignes* : « Tout ce qu'il y a de plus important dans le livre doit, bien sûr, être passé sous silence. » Je ne développe pas maintenant, comme

11. S. Freud, *Le Malaise dans la civilisation*, traduction inédite par Bernard Lortholary, Paris, Seuil, coll. « Points », 2010, p. 138. Je souligne. Les variantes de l'autre nouvelle traduction du même texte chez GF, par Dorian Astor, sont intéressantes : « La tension entre le sévère surmoi et le moi qui lui est soumis, nous la nommons conscience de culpabilité ; elle se manifeste comme besoin de punition. La culture maîtrise ainsi le plaisir dangereux à l'agression en affaiblissant et désarmant l'individu ; elle place à l'intérieur de lui une instance de surveillance, comme des forces d'occupation dans une ville conquise. » (*Le Malaise dans la culture*, p. 148.)

promis, mais il va de soi que ce passage mérite une lecture mot à mot dont je ne me priverai évidemment pas. Pour le moment, il faut aller vite. Économie nécessaire pour pouvoir finir en continuant de me concentrer sur le déroulement de ce fil. Ce fil étant l'actualité politique du *Moïse*, c'est-à-dire son inactualité même.

Ce qui est inactuel et qui donc rend toujours actuel ce qui se déploie dans ce texte, c'est qu'il ne cesse de s'inscrire dans le champ politique ou encore qu'il inscrit définitivement et comme une exigence pour l'avenir la psychanalyse dans le politique ou l'inverse, le politique dans la psychanalyse. *L'Homme Moïse* corrèle et noue à jamais psychanalyse et politique. Notons afin de renforcer cela que la question du surmoi qui réapparaît donc à la fin du livre par sept fois en une trentaine de pages prend toute son ampleur dans le *Malaise*. Or le *Malaise*, rien d'original dans une telle déclaration, voilà très exactement ce que je comprends comme un texte politique. Je ne m'attarde pas là-dessus tant cela me semble et très connu et une évidence.

Mais, pour ce qui est du surmoi, il est à noter qu'il y va déjà de politique dès le premier exemple de ce qui pourrait être considéré comme son ancêtre, le premier ancêtre repérable du surmoi, ou plus précisément quelque chose comme le précurseur non seulement de sa fonction mais encore de son fonctionnement. C'est bien entendu encore de la censure que je suis en train de parler. Au vrai, je parle de cette censure que la *Traumdeutung* nous a appris à toujours corrélérer à l'*Entstellung*, ces deux habitant déjà la pensée de Freud avant la naissance officielle de la psychanalyse. Aussi n'est-ce pas un hasard si l'exemple pris par Freud dans sa lettre à Fliess du 22 décembre 1897¹² est un exemple politique, exemple insistant puisqu'il est repris, semble-t-il à la lettre, à la page 582 de la traduction des œuvres complètes aux PUF de *L'Interprétation du rêve*. Je lis la correspondance : « As-tu déjà vu un journal étranger qui a été soumis à la censure russe en passant la frontière ? Des mots, des morceaux de phrase et des phrases entières, recouverts de traits noirs, de sorte que le reste devient incompréhensible. C'est cette sorte de *censure russe* qui se produit dans les psychoses et qui donne les *délires* apparemment insensés. » Et puis, le signifiant qui dure et continue de travailler

12. S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, édition complète, Paris, PUF, 2006, p. 368.

depuis avant même le commencement de la psychanalyse, eh bien, nous le retrouvons là dans le dernier écrit de Freud. Et pour le dire trop vite, il apparaît dans un passage consacré à l'Écriture, à « l'art d'écrire » dans les Écritures devrais-je plus précisément dire, passage qui, extrait ou non de son contexte, pourrait bien être une leçon de politique, un manuel de politique, de la ruse, de la méfiance et de l'intelligence en politique et au-delà. Mais c'est aussi et en même temps, l'un n'allant peut-être pas sans l'autre, une description minutieuse, rigoureuse de ce qui arrive avec l'instance du surmoi.

« Il en va de la déformation d'un texte comme d'un meurtre. Le difficile n'est pas d'exécuter l'acte mais d'en éliminer les traces. On aimerait prêter au mot *Entstellung* le double sens qu'il peut revendiquer, bien qu'il n'en soit plus fait usage de nos jours. Il ne devrait pas seulement signifier : changer l'aspect de quelque chose, mais aussi : changer quelque chose de place, le déplacer ailleurs. Dans bien des cas d'*Entstellung* de texte, nous pouvons donc nous attendre à trouver, caché ici ou là, l'élément réprimé et dénié, même s'il est modifié et arraché à son contexte. Seulement, il ne sera pas toujours facile de le reconnaître ¹³. »

Que l'*Entstellung* comme le surmoi fassent retour dans ce dernier livre de Freud méritait, me semble-t-il, qu'on s'y arrête. Mais je ne peux terminer sans relever ceci. L'actualité du surmoi dans le *Moïse* n'est pas simplement son inactualité en tant que le texte actualise ou acte comme pour toujours la question politique. C'est aussi que le livre, et avec le surmoi, ouvre à l'à-venir comme ce qui vient, arrive ou doit venir. On aurait d'ailleurs raison de dire qu'il n'y a pas de question politique digne de ce nom qui ne soit question du maintien ouvert de la question de l'à-venir.

L'à-venir dont je parle est également ce qui reste à et pour la psychanalyse. Or le *Moïse*, avec son surmoi dans la dernière partie, est cette ouverture et l'ébauche d'une réponse infinie à cette question déterminante. En effet, je dis « le *Moïse* avec son surmoi ». C'est que le livre contient ou cache une notion de surmoi qui est un hapax dans l'œuvre de Freud et peut-être dans toute la littérature psychanalytique. Cet hapax, à ma connaissance, aura, presque toujours, été

13. S. Freud, *Moïse*, p. 115. Se trouve là une note : « Le mot est formé de *Stellung* ("position") et du préfixe *ent-* qui indique le changement. »

oublié. En effet, je ne sache pas que quiconque se serve jamais du surmoi dans le sens qu'on y peut lire dans le *Moïse*. Seul François Balmès le relève dans son excellent petit livre sur *Moïse* intitulé *Le Nom, la loi, la voix. Freud et Moïse : écritures du père 2*¹⁴.

Le surmoi de *Moïse* contredit la logique surmoïque féroce que nous connaissons et à laquelle nous pensons toujours à simplement prononcer « surmoi », c'est à savoir celle par laquelle plus le sujet renonce aux pulsions plus son sentiment de culpabilité le dévaste, plus on est « innocent » plus on est coupable. En effet, aux pages 216 et 217 du *Moïse*, Freud écrit : « Mais tandis que le renoncement à la pulsion pour des motifs extérieurs est seulement générateur de déplaisir, celui qui résulte de motifs intérieurs, de l'obéissance à l'égard du surmoi, a un autre effet économique. En dehors de l'inévitable séquelle de déplaisir, il apporte aussi au moi un gain de plaisir, en quelque sorte une satisfaction substitutive. Le moi se sent élevé, il s'enorgueillit de renoncer à la pulsion comme d'une réalisation qui a de la valeur. » Et encore : « Lorsque le moi a apporté au surmoi le sacrifice d'un renoncement à la pulsion, il attend en récompense d'en être aimé davantage. La conscience de mériter cet amour, il la ressent comme fierté¹⁵. » Etc.

On l'aura entendu, nous ne sommes pas seulement au plus loin du surmoi du *Malaise* et de celui de « Le moi et le ça », nous sommes dans sa contradiction même. Pourtant, la suite du livre montre bien que l'un n'annule pas l'autre. Je considère cela comme le surgissement du nouveau, l'une des surprises que réserve la lecture du *Moïse*, avec lequel tout reste à faire. Force est de penser qu'il ne s'agit maintenant surtout pas de réduire la contradiction, de lui trouver une solution dans quelque synthèse relevante, mais au contraire de la laisser travailler et de travailler avec cela. C'est aussi ce que je propose lorsque je pense nécessaire de relire Freud à partir de *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*. L'actualité du surmoi, l'actualité *surmo[sa]ïque* est la promesse d'un à-venir.

14. F. Balmès, *Le Nom, la loi, la voix. Freud et Moïse : écritures du père 2*, Toulouse, Érès, 1997. Cf. « L'antiparadoxe du surmoi », p. 126 et suiv.

15. S. Freud, *Moïse*, p. 216-217.

Carlos Guevara

Travailler plus pour gagner plus * !

Pour commencer, j'aimerais préciser que dans l'annonce de mon intervention dans *l'Agenda* il manque un petit signe dans le titre, le point d'exclamation. Cette précision est importante puisque ce petit signe donne le caractère exclamatif, voire impératif à la consigne du titre.

Vous reconnaîtrez sûrement l'actualité de ce slogan, il faut dire qu'il a fait couler beaucoup d'encre et généré des déceptions. Dernier coup d'éclat en date au mois de février dernier, l'artiste chinoise Ko Siu Lan s'est vu censurer l'installation de son œuvre sur la façade de l'École des beaux-arts. L'installation comportait deux bannières réversibles avec quatre mots : Travailler, Gagner, Plus, Moins. Quatre mots qui se prêtent à de multiples combinaisons et qui interrogent le slogan de propagande politique en question. Nous n'aspirons pas à un tel honneur avec notre modeste exposé, soyez rassurés.

Ko Siu Lan a déclaré « chercher à évoquer à la fois la question du travail et de la propagande dans un esprit universel ». Pour ma part, si j'ai choisi cet intitulé, c'est tout simplement parce qu'il est un indice, dans notre actualité, des mots d'ordre, pour le coup issus directement du marketing, qui mettent en avant les promesses du « PLUS », maître mot de la performance. « Soyez la plus belle, soyez le plus in, le plus rapide, le plus moderne ou le plus zen... », ça se décline de manière prodigieuse, allant jusqu'au « Lavez plus blanc que le blanc ».

Je me concentre donc sur ces deux éléments : le point d'exclamation et la promotion du « PLUS ». À cet égard, le dernier livre de Colette Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*¹, consacre dans sa dernière

* Intervention au séminaire Champ lacanien, Paris, 15 avril 2010.

1. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009.

partie « Perspectives politiques » un important commentaire sur cette dimension du « plus » et sur ses incidences pour le sujet ainsi que sur les enjeux pour le psychanalyste. Je retiendrai quelques points centraux pour mieux étayer mon propos ce soir.

En effet, ce qui est d'actualité relève directement du discours capitaliste et de son impératif de discours qui pousse à la compétition dans le produire et le consommer. Colette Soler dans son livre nous montre à quel point les symptômes qui l'inquiètent sont non pas ceux du malaise sexuel mais ceux qui mettent en question la vie et la compétitivité. Je la cite : « L'anorexie, qui peut être mortelle, la dépression, qui empêche de travailler et coûte cher, tout ce qui peut conduire au suicide (la mobilisation autour des cas de suicide chez France Telecom en atteste), la drogue évidemment et aussi les violences destructives. Or le biopouvoir capitaliste est allié à l'idéologie de la science et aux valeurs de performance qu'elle soutient [...]. Les symptômes sont pensés comme des dysfonctionnements ou des pannes d'une machine humaine neurologique, hormonale, sociale, etc. ². »

Résultat : le discours dominant de notre époque est imprégné de permissivité, ce qui le rend solidaire, pour Colette Soler, de l'idéologie des Droits de l'homme : « Tout est permis sexuellement, dans la limite du consentement mutuel. »

Derrière cette promesse permissive, qui met les sujets devant une « multiplication des possibles », société du libre choix, s'opère une injonction de jouissance, ce qui donne le caractère de perversion généralisée à notre époque. Cependant un constat s'impose : le sujet de nos jours n'est pourtant pas plus gai, plus heureux.

Colette Soler souligne que le résultat de cette opération est paradoxal : « Les satisfactions obtenues sont en même temps des insatisfactions, dans un marché du manque à jouir généralisé. En effet, toutes les offres que fait ce discours, consommation et réussite narcissique, avec ce que ça implique d'individualisme forcené, de compétition et d'instabilité généralisée des liens, du travail, de l'état du monde, etc., cette offre donc, est l'objet même des insatisfactions et des plaintes ³. »

2. *Ibid.*, p. 199-200.

3. *Ibid.*, p. 208.

Ce discours-là, qui a besoin de la satisfaction des sujets contemporains pour que la machine tourne, fait de la satisfaction et de l'insatisfaction deux sœurs jumelles, dans un circuit qui tourne en rond et que Lacan décrivait comme « un cycle infernal dans lequel les plus de jouir commandent au sujet ; lequel sujet commande à la chaîne du langage, qui commande à la production des plus de jouir qui commandent au sujet, etc. ⁴ ». Les effets en sont la fragmentation croissante des liens sociaux et l'exposition exponentielle des sujets à « la précarité et la solitude ».

À ce propos, j'aimerais commenter rapidement la demande qui m'a été adressée en tant qu'analyste par une jeune femme il y a déjà longtemps. Elle arrive en disant : « Je viens vous voir parce que je viens de vivre pendant un an avec une autre femme et j'ai été amenée à me dire soudainement qu'au profond de moi-même, je sais que je ne suis pas lesbienne. » Par la suite elle pourra expliquer que le choix de cette femme relevait d'un trait en particulier : sa virilité. En effet, elle lui avait paru bien plus virile que tous les hommes qu'elle avait connus et dans leur vie quotidienne elle avait adopté tous les traits, les conduites qu'une certaine tradition attribuait aux hommes ; ainsi, elle se chargeait de l'entretenir, de tout payer, de donner des consignes sur les décisions à prendre, elle était possessive et jalouse et même dans la rencontre des corps le rôle « actif » à l'aide d'une prothèse lui revenait systématiquement.

Petit à petit ma patiente s'est vue confinée, selon ses dires, à la place d'une parfaite maîtresse de maison, bien rangée... Elle qui dès son plus jeune âge en avait fait baver à ses parents, rebelle sans cause, qui ne s'était jamais privée en ce qui concerne les plaisirs, qui n'avait pas de scrupules pour ce qui était de trouver des hommes, des conquêtes ! À un certain moment, elle dit : « Je me rends compte que j'étais une pure consommatrice de phallus. » La série de ces rencontres était longue et la fierté jadis arborée de cette collection a laissé la place au désarroi devant le fait de constater sa difficulté à arrêter cette chaîne, à s'arrêter à un, à nouer un lien à un homme par l'opération de l'amour. Je ne m'attarderai pas sur tous les éléments du cas ; si je m'y réfère, c'est principalement pour montrer comment dans notre clinique le sujet moderne du libre choix et de la performance

4. Cité par C. Soler, *ibid.*, p. 227.

finit par arriver avec la plainte qui découle des difficultés liées aux affaires de l'amour.

À ce propos, Colette Soler nous indique bien que le psychanalyste « est payé pour savoir que les jouissances du parlêtre rencontrent des entraves qui ne sont pas d'accident. Il pourra même anticiper les processus surmoïques d'escalade vers l'excès que ne manque pas d'induire un régime de permissivité. Il n'en conclura pas à une perversion montante, mais à la prise forcée de l'effet du discours sur les sujets ⁵ ».

Face à l'injonction du capitalisme et ses effets, le psychanalyste n'accueille pas le malaise dans le but de le supprimer. Son opération vise l'émergence de la singularité du sujet, il doit s'efforcer de distinguer les satisfactions-insatisfactions, les aises et malaises standardisés d'un côté et de l'autre la vérité de la jouissance, cette vérité qui en chacun répond par des fictions, ou fixions, toujours particulières, qui séparent du troupeau et qui ne se révèlent que dans une analyse.

Il est important de souligner ce que Colette Soler désigne comme un discours d'urgence et qui convoque la psychanalyse au rendez-vous d'accueillir « cette clameur, aussi globalisée que le discours capitaliste lui-même. Dépression, morosité, révoltes impuissantes, effondrements soudains des battants, aboulies, égarements, violences, excès divers et traumatismes multipliés qui disent le non-sens de s'évertuer pour des plus de jouir en toc sans aucune transcendence, et l'ineptie de vivoter dans les équilibrages producteur-consommateur, plus-moins ⁶ ». Les effets de la « malédiction sur le sexe » mis au jour par la psychanalyse mettent à découvert les insuffisances de la solution standard prônée par le discours capitaliste.

Ainsi, le malaise dans le capitalisme est plus que jamais l'affaire du psychanalyste, dès lors que « son programme de jouissance met à mal non pas la sexualité en tant que telle mais la libido socialisante au profit des grands agrégats des corps prolétaires n'ayant plus rien "pour faire lien social" ⁷ ».

Cette introduction me permet donc de planter le décor de ma question sur la conception du surmoi chez Freud et chez Lacan : s'agit-il de la même chose ? Sont-ils solidaires ou plutôt en opposition

5. *Ibid.*, p. 235.

6. *Ibid.*, p. 207.

7. *Ibid.*, p. 203.

l'un à l'autre ? C'est en somme la question qui, à mon avis, est devenue le fil conducteur de ce séminaire. Je ne pourrai pas y répondre mais je voudrais au moins avancer quelques éléments de repérage pour départager, dans ce que formule Lacan, ce qui lui vient de Freud, ce qui reste, ce qu'il abandonne et ce qu'il produit de nouveau.

Je pars donc du constat que Lacan ne récusé pas le terme de surmoi. Il le commente tout au long de son enseignement. Ainsi, par exemple, dans l'un de ses derniers séminaires, celui de *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre*⁸, il demande : « Quelle est cette force démoniaque qui pousse à dire quelque chose (à enseigner) ? C'est ça le Surmoi⁹. » Ensuite : « Il dit impérativement. L'impératif, c'est ce que j'ai appuyé du signifiant S2¹⁰. » On voit que le surmoi pour Lacan est commandement de la parole, mais aussi que ce dernier retient de la conception freudienne le caractère impératif.

Il faut rappeler, sans être exhaustif, que Freud introduit la notion de surmoi en 1923 dans « Le moi et le ça ». Il le présente comme une instance indépendante du moi, qui peut traiter le moi avec cruauté. Il est instance de censure, de morale : « Le ça est tout à fait amoral, le moi s'efforce d'être moral et le surmoi peut devenir hyper moral, et en même temps aussi cruel que le ça¹¹. » Le surmoi pour Freud désigne la fonction d'auto-observation de la conscience (le moi) qu'il nomme « l'activité judiciaire de la conscience¹² ». Mais Freud dit encore : « Le surmoi est ce qui représente pour nous toutes les limitations morales, l'avocat de l'aspiration au perfectionnement¹³. » Ainsi incarne-t-il la voix de la conscience, « la grosse voix » que Lacan prendra à son compte mais pas exactement sur le même registre. Dans le séminaire *Le Désir et son interprétation*, Lacan va souligner l'importance de la dimension de la voix : « Dans la formation de l'instance du surmoi, la grosse voix est à faire entrer en jeu comme quelque chose qui représente l'instance d'un Autre se manifestant

8. J. Lacan, *L'insu que sait l'une-bévue s'aile a mourre*, séminaire inédit (site Internet P. Valas).

9. *Ibid.*, leçon du 8 février 1977.

10. *Ibid.*

11. S. Freud, « Le moi et le ça » (1923), dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1979, p. 228.

12. S. Freud, « La décomposition de la personnalité psychique » (1933), dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1989, p. 84.

13. *Ibid.*, p. 93.

comme réel. Est-ce de la même voix qu'il s'agit dans la voix du délirant ¹⁴ ? » On voit bien comment il pose la question qui vise à différencier la névrose et la psychose. À cet égard, il n'est pas inutile de souligner que Freud part d'une référence à la mélancolie pour produire sa définition du surmoi et que Lacan se sert de la référence au délire d'auto-observation de la psychose pour éclairer la position freudienne.

Le fil conducteur qui les relie est la référence à la voix. Ainsi, dans le séminaire sur le désir, Lacan poursuit : « Il en est de même pour la loi morale, et pour la même raison qui nous fait cheminer de langage à parole. Et découvrir que le surmoi en son intime impératif est bien "la voix de la conscience" en effet, c'est-à-dire une voix d'abord, et bien vocale, et sans plus d'autorité que d'être la grosse voix, la voix dont un texte au moins de la Bible nous dit qu'elle se fit entendre au peuple parqué autour du Sinaï, non sans qu'un artifice y suggère qu'en son énonciation elle lui renvoyait sa propre rumeur, les tables de la loi ne restant pas moins nécessaires à connaître son énoncé ¹⁵. »

Cela étant, il est nécessaire de préciser que pour Freud la formation du surmoi advient au moment du déclin de l'Œdipe (Paul-Laurent Assoun avait suffisamment appuyé cet aspect la dernière fois ¹⁶) et elle implique une opération d'introjection, qui permet que cette voix qui vient de l'Autre, le sujet, névrosé du moins, puisse la situer comme voix intérieure, voix de la conscience. Lacan précise dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* : « Introjection d'un objet impératif, interdictif, essentiellement conflictuel. »

Freud nous dit en effet que c'est dans la mesure où cet « objet (le père par exemple) aura été intériorisé qu'il constituera le surmoi. Cela représente au total un progrès, une action bénéfique du point de vue libidinal puisque, du fait qu'il soit introjecté, il entre dans la sphère qui, ne serait-ce que d'être interne, est de ce seul fait suffisamment narcissisée pour pouvoir être objet d'investissement libidinal pour le sujet ¹⁷. »

14. J. Lacan, *Le Désir et son interprétation*, séminaire inédit, leçon du 20 mai 1959.

15. *Ibid.*

16. Intervention faite à Paris au séminaire Champ lacanien, le 25 mars 2010.

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, leçon du 29 juin 1960.

Jusque-là, Lacan s'en tient à la lecture freudienne, mais par la suite il franchira un pas pour connecter la fonction interdictrice au concept de jouissance. Il l'énonce dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* : « Quelle est l'essence du surmoi ? Elle s'origine précisément de ce Père originel, plus que mythique, de cet appel comme tel à la jouissance pure, c'est-à-dire aussi, à la non-castration. En effet qu'est-ce que dit ce père au déclin de l'Œdipe ? Il dit ce que dit le surmoi. Ce que dit le surmoi, ce n'est pas pour rien que je ne l'ai jamais vraiment abordé. Ce que dit le surmoi c'est – Jouis ¹⁸ ! »

Il faut dire qu'à première vue ce virage paraît contradictoire, du moins paradoxal. Comment passe-t-il du père interdicteur, représentant de la Loi, à celui qui enjoint à jouir ? Il est nécessaire alors de préciser le concept de jouissance. Lacan souligne : « Et d'ailleurs Freud, n'est-ce pas, dans toute son épargne, qu'est-ce qu'il dit dans *Malaise dans la civilisation* si ce n'est qu'on n'arrive jamais à satisfaire assez à cette voix qui commande, quoi qu'on fasse [...]. C'est cette figure obscène et féroce, qui pouvait qualifier le surmoi [...] c'est le plus de jouir. Si paradoxal que cela paraisse, l'essence même du commandement, de la conscience morale, c'est ça, non pas la jouissance en elle-même, mais ce quelque chose qui résulte enfin de ce que la jouissance, c'est un commandement ; c'est un commandement impossible à satisfaire ¹⁹. »

Il est nécessaire pour comprendre la nature de ce paradoxe de la jouissance de se référer au séminaire *Encore*, où Lacan accentue le caractère négatif de la jouissance. Il dit : « Qu'est-ce que c'est que la jouissance ? Elle ne se réduit ici à n'être qu'une instance négative. La jouissance, c'est ce qui ne sert à rien. Je pointe là la réserve qu'implique le champ du droit à la jouissance. Le droit n'est pas le devoir. Rien ne force personne à jouir, sauf le surmoi. Le surmoi, c'est l'impératif de la jouissance – Jouis ²⁰ ! » Déjà dans le même séminaire *L'Envers de la psychanalyse* il souligne la dimension négative de la jouissance de différentes manières. Il dira par exemple que « la jouissance est toujours en perte ». La référence pour avancer cette thèse est l'examen du mécanisme de la répétition à la lumière

18. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 178.

19. *Ibid.*

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1999, p. 11.

de « l'au-delà du principe de plaisir » de Freud. En somme, la jouissance apparaît comme corrélat de la castration. Il me semble que le travail que Martine Menès nous a présenté dans ce séminaire, où elle commente le paradoxe du slogan de Mai 68 « Il est interdit d'interdire », atteste bien de cette dimension. Il y a en effet dans cette formule un commandement et sa propre limite, sa propre barrière. Ainsi, on pourrait dire que de la jouissance, on en sait un bout du fait qu'elle n'est pas toute, impossible à satisfaire qu'elle est.

Après ce parcours, bien incomplet, des questions demeurent pour moi. Je les soulève pour les proposer à la discussion. Du fait que la dimension de la voix, son caractère impératif de commandement soit le trait principal pour identifier le surmoi, peut-on qualifier le commandement qui opère dans la psychose par la voix de l'Autre qui s'impose, qui envahit, qui vient du dehors, comme surmoi ? Ou serait-il nécessaire d'établir la différence entre un énoncé surmoïque et une réponse surmoïque du sujet ? Enfin, le surmoi lacanien, bien que différent, est-il si opposé à celui de Freud ou est-ce qu'il l'inclut ?

Je voudrais indiquer que Lacan ne cessera de mettre l'accent sur le ressort de la voix, comme support de l'articulation signifiante, mais aussi comme un représentant de l'objet *a*. Dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, il dit : « Il est strictement impossible de concevoir ce qu'il en est de la fonction du surmoi si l'on ne comprend pas ce qu'il en est de la fonction de l'objet *a* réalisée par la voix en tant que support de l'articulation signifiante, la voix pure en tant qu'elle est, oui ou non instaurée au lieu de l'Autre d'une façon qui est perverse ou qui ne l'est pas ²¹. »

Avec ses éléments, on peut se demander si l'effort de Lacan ne vise pas à distinguer la dimension proprement énonciative, support nécessaire à la fonction surmoïque, de la dimension de l'énoncé qui dans son articulation à la voix rendrait compte de la structure.

En tout cas, et pour conclure, j'aimerais soumettre à votre considération une petite observation clinique, qui, à mon avis, éclaire un peu le joint entre la Loi, l'interdit et le commandement de jouissance chez un sujet névrosé.

Il s'agit pour moi d'un énoncé précieux qui est apparu dans les séances avec un de mes patients au moment où je me tracassais déjà

21. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 258.

avec cette question. Ce patient donc, au cours d'une séance où il s'interroge sur sa difficulté toujours présente d'aller droit au but des choses, sa difficulté à se rendre la vie moins dure, moins tortueuse, résume en une formule cette dimension paradoxale de la jouissance : « C'est un peu comme dire que c'est interdit de ne pas souffrir. » On voit bien les deux faces auxquelles j'ai fait référence tout au long de cet exposé : d'un côté la dimension interdictrice, de l'autre la dimension de jouissance féroce qui caractérise le symptôme. J'ajoute juste que pour ce sujet ça fait indice de vérité : pour croire à quelque chose, il faut que cela soit dur, difficile ; il ajoute aussi que ça lui vient de sa mère, c'est un trait qu'il distingue comme héritage maternel. Voilà un bel exemple, de mon point de vue, de la réponse névrotique, obsessionnelle pour être plus précis, à cette question.

Enfin, pour conclure, on peut voir que l'époque de Freud et celle de Lacan ne sont pas les mêmes, que les mots d'ordre de la culture ne s'y manifestent pas de la même manière, que la dimension de l'idéal ne fonctionne pas du tout sous la même forme, et que cela n'empêche pas que la névrose, nouage du sujet de l'inconscient, soit toujours au rendez-vous.

Claude Léger

« Je te vois * ! »

C'est d'une anecdote, que je pense connue de tous, que je suis parti pour donner ce titre à mon exposé. En février 2008, un professeur de philosophie marseillais, assistant en gare Saint-Charles à un contrôle d'identité « au faciès » un peu musclé, lançait à la cantonade : « Sarkozy ! Je te vois ! », provoquant l'hilarité des témoins. Interpellé sur le champ, une forte amende fut requise contre lui, pour « tapage injurieux diurne troublant la tranquillité d'autrui ». L'affaire fut jugée en juillet 2009. L'enseignant fut relaxé et ne fut pas radié de l'Éducation nationale.

Cette anecdote noue assez bien les termes de ce que je voudrais développer concernant les liens du regard et de la voix dans le surmoi.

Il s'agit d'un trait d'esprit, décoché selon le principe de l'arroseur arrosé issu du cinéma muet, encore désigné sous le nom de comique de situation. Mais, ici, c'est la voix qui, en énonçant l'idéologie mise en exercice par le contrôle policier, fait d'une scène banale un paradigme. Si l'enseignant marseillais s'était contenté de contester ce qu'on suppose avoir été la brutalité policière, il se serait tout aussi bien retrouvé en garde à vue, mais l'incident n'aurait pas eu le même retentissement. La diffusion en a été facilitée par les médias, attentifs aux dérapages verbaux du chef de l'État, qui ont été connus grâce à la sophistication des appareils d'enregistrement de l'image et de la voix, lesquels génèrent des pratiques plus ou moins dangereuses, en particulier chez les adolescents. Ils ont été immédiatement diffusés sur le Net.

L'intérêt de cette anecdote porte évidemment sur l'énoncé « Je te vois ! ». Au travers du contrôle policier, je vois la politique sécuritaire

*Intervention au séminaire Champ lacanien, Paris, 20 mai 2010.

prônée par le Président, politique de renforcement des contrôles policiers, mais aussi politique de surveillance par l'image, désormais désignée par le terme de « vidéosurveillance ». Si tu penses que je ne vois pas ce que tu fais ou ce que tu fais faire et que je n'entends pas ce que tu dis, eh bien, tu te trompes ! C'est la voix qui vient faire interprétation, et précisément par équivoque avec « vois ».

J'y trouve deux arguments pour mettre cette vignette au registre du surmoi.

En premier lieu, le caractère vocal de l'énoncé, sur l'importance duquel Lacan insiste, en particulier dans sa « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache » : « [...] le Surmoi, écrit-il, en son intime impératif est bien "la voix de la conscience" en effet, c'est-à-dire une voix d'abord et bien vocale et sans plus d'autorité que d'être la grosse voix ¹ », grosse voix qu'il va comparer à celle que les Hébreux entendirent au pied du Sinaï ; ce qu'André Chouraqui traduit ainsi : « Tout le peuple voit les voix, les torches, la voix du *shophar*, la montagne fumante. » Ce qui provient du réel sous la forme de la voix devra passer au symbolique sous la forme du Décalogue, où n'est écrit rien d'autre que les Lois de la parole. « Ce à quoi il faut se tenir, précisera Lacan de façon contemporaine en 1960, c'est que la jouissance est interdite à qui parle comme tel, [...]. La loi en effet commanderait-elle : Jouis, que le sujet ne pourrait y répondre que par un : J'ouïs, où la jouissance ne serait plus que sous-entendue ². »

Le second argument, c'est évidemment celui qui rattache l'humour au surmoi, ainsi que l'avancait Freud en 1927 : « L'humour serait la contribution au comique par la médiation du surmoi ³ », ce que Lacan reprendra dans « Kant avec Sade » en traduisant ainsi la phrase de Freud : « L'humour est le transfuge dans le comique de la fonction même du "surmoi" ⁴ ». La thèse freudienne peut se résumer en ceci que le surmoi, lorsqu'il instaure « l'attitude humoristique », transforme la réalité en un jeu d'enfant.

1. J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 684.

2. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, op. cit., p. 821.

3. S. Freud, « L'humour », dans *L'Inquiétante Étrangeté*, Paris, Gallimard, 1985, p. 328.

4. J. Lacan, « Kant avec Sade », dans *Écrits*, op. cit., p. 769.

Si je développe le premier argument, il me faut revenir au Freud de « Pour introduire le narcissisme », où nous trouvons avancée l'hypothèse du surmoi à partir de la voix. Freud écrit : « Il ne serait pas étonnant que nous trouvions une instance psychique particulière qui accomplisse la tâche de veiller à ce que soit assurée la satisfaction narcissique provenant de l'idéal du moi et qui, dans cette intention, observe sans cesse le moi actuel et le mesure à l'idéal ⁵. »

Cette instance a donc une fonction de surveillance quantitative d'un moi qui pourrait se gonfler à l'aune de l'idéal du moi, puisque « la formation d'idéal augmente les exigences du moi », et que c'est cela qui « agit le plus fortement en faveur du refoulement ».

La reconnaissance de cette instance, que Freud considère alors comme une caractéristique de la conscience morale, « permet de comprendre les idées délirantes où le sujet se croit au centre de l'attention des autres ou, pour mieux dire, le délire d'observation ». Cette entité nosographique : *das Beachtungswahn*, est spécifique de la psychiatrie allemande. Freud la range parmi les « affections paranoïdes », à l'instar de la psychose du président Schreber. Elle serait plutôt classée dans la nosographie française parmi les psychoses hallucinatoires chroniques, que Gilbert Ballet avait détachées des démences paranoïdes de Kraepelin, en y décrivant déjà ce qui deviendra chez de Clérambault l'*automatisme mental*. Le phénomène central en est le commentaire des actes des patients : « Ils sont avertis du fonctionnement souverain de cette instance par des voix qui leur parlent de façon caractéristique à la troisième personne. » Mais ce que Freud va ajouter, c'est qu'« il existe effectivement, et chez nous tous dans la vie normale, une puissance de cette sorte qui observe, connaît, critique toutes nos intentions ⁶ » – non seulement ce que nous faisons, ce que nous pensons, mais aussi ce que nous serions tentés de faire. De ce point de vue, le phénomène peut apparaître isolément ou de façon sporadique dans une névrose de transfert. Donc, le délire d'observation est « une forme régressive, dévoilant ainsi sa genèse (celle de l'instance omnisciente) et la raison qui pousse le malade à s'insurger contre elle ».

5. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 99.

6. *Ibid.*, p. 100, ainsi que pour les citations suivantes.

Freud a mis la genèse de l'idéal du moi au compte de « l'influence critique des parents, telle qu'elle se transmet par leurs voix, voix auxquelles s'adjoindront au fil du temps, celles des éducateurs, des enseignants », puis de « la troupe innombrable et indéfinie » des petits autres et jusqu'à l'opinion publique. La distinction entre l'hallucination et l'impératif surmoïque semble donc au Freud de 1914 une question délicate à trancher, sinon par la brève référence aux parents, qui sous-entend le refoulement du complexe d'Œdipe. En tout cas, les voix proviennent d'une même origine, celle « de grandes quantités de libido » aspirées pour former « l'idéal du moi narcissique », lequel est maintenu pour permettre à cette libido, qualifiée par Freud d'homosexuelle, de se dériver et de se satisfaire. La conscience morale, gardienne de l'idéal du moi, « est l'incarnation en un premier temps de la critique des parents et plus tard, de la critique de la société ».

Mais Freud constate qu'un processus identique se produit « lorsqu'une tendance au refoulement trouve son origine dans une défense ou un obstacle qui étaient tout d'abord extérieurs ». C'est alors que les voix, celles d'une « foule indéterminée », vont venir au premier plan et faire régresser la conscience morale. Le sujet va entrer en rébellion contre cette « instance de censure », pour se dégager de toutes les influences qui l'entravent et ladite conscience morale lui reviendra en boomerang « sous une forme régressive, comme action hostile de l'extérieur ». Lacan reprendra cette définition en 1946, en s'appuyant sur Hegel : « Cette méconnaissance (celle, essentielle, de la folie) se révèle dans la révolte, par où le fou veut imposer la loi de son cœur à ce qui lui apparaît comme désordre du monde », mais « qui n'est que l'image inversée, autant que virtuelle, de (son) être, [...] lequel est enfermé dans un cercle, sauf à ce qu'il le rompe par quelque violence où, portant son coup contre ce qui lui apparaît comme le désordre, il se frappe lui-même par voie de contrecoup social ⁷ ».

Le terme de « forme régressive » utilisé par Freud va trouver son pendant plus tard, lorsqu'il reviendra sur la genèse du surmoi dans « Le moi et le ça » : « Si nous considérons encore une fois la naissance du surmoi [...], nous reconnaissons qu'il est le résultat de deux facteurs de la plus haute importance, l'un de nature biologique, l'autre

7. J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », dans *Écrits*, op. cit., p. 171-172.

de nature historique : le long état de détresse et de dépendance infantile de l'être humain [...] ⁸. » Ce que Lacan reprendra dans « Fonctions de la psychanalyse en criminologie », en se référant à Melanie Klein : « Il reste que la persistance imaginaire des bons et des mauvais objets primordiaux [...] va faire concevoir le surmoi comme une instance psychologique qui chez l'homme a une signification générique [...] elle s'inscrit dans la réalité de la misère physiologique propre aux premiers mois de la vie de l'homme [...] ⁹. »

Ainsi, le surmoi va se situer à deux moments et selon deux approches : l'un « ultra-précoce », comme l'écrit Lacan, antérieur même au stade du miroir, l'autre « héritier du complexe d'Œdipe », selon l'expression de Freud en 1923. Ce surmoi apparaît donc comme une instance hétérogène, où Freud trouve la raison de « l'instauration diphasée » de la vie sexuelle.

Le mécanisme de l'intériorisation du surmoi est posé par Freud dans ses *Nouvelles conférences* comme réponse à l'angoisse devant un « danger réel », celui de la perte de l'amour parental, inversement proportionnel à la sévérité desdits parents. Il utilise alors le terme d'« agression venue du monde extérieur [...] liée au surmoi [et] dirigée contre le moi ¹⁰ ». On saisit pourquoi cette notion d'intériorisation a pu servir à Melanie Klein pour valoriser l'instance du surmoi à partir de l'introjection des objets multipliés et clivés en bons et mauvais. Ainsi, c'est dans la théorie kleinienne qu'apparaît un surmoi terrifiant et féroce.

La valeur clinique en a été très tôt repérée par Lacan, qui en fait mention, à propos des psychoses, dès ses « Complexes familiaux » : « [Le] narcissisme se traduit dans la forme de l'objet [...]. *L'imgo* ne se subjectivise pas par identification au double, et l'idéal du moi se projette itérativement en objets d'exemples, certes, mais dont l'action est tout externe, plutôt reproches vivants dont la censure tend à la surveillance omniprésente : c'est le délire sensitif de relations ¹¹. »

8. S. Freud, « Le moi et le ça », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, PBP, 1981, p. 247.

9. J. Lacan et M. Cénac, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », dans *Écrits*, op. cit. p. 136.

10. S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 147 et suiv.

11. J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 63-64.

Le surmoi, encore indifférencié de l'idéal du moi, est, chez Melanie Klein et repris alors par Lacan, une fonction-clé de la structure psychique.

Étrangement, ni chez Freud après 1914, ni chez Lacan jusqu'en 1956, la question de la voix n'est abordée dans son lien à l'impératif. On ne trouve qu'une brève mention, dans « Le moi et le ça », aux « ordres » proférés par les maîtres et les autorités, lesquels, « sous forme de conscience morale, exercent désormais la censure morale » et créent une tension entre celle-ci et les réalisations du moi, à l'origine du « sentiment de culpabilité ». Le terme d'ordre évoque bien la vocalisation, mais Freud reste prudent sur la question suivante : « Le surmoi, s'il est inconscient, n'est-il pas constitué par de telles représentations de mot ou sinon, par quoi d'autre ? Nous répondrons avec prudence que le surmoi [...] ne peut dénier ses origines dans l'entendu [...] mais l'apport d'énergie d'investissement à ces contenus du surmoi ne provient pas de la perception auditive : enseignement, lectures, mais des sources qui sont dans le ça ¹². »

À partir de là, Freud va pouvoir déclinier les guerres intestines qui ravagent le moi, avec, de la part du surmoi, dans la mélancolie, un degré de sadisme incomparable : « Ce qui règne maintenant dans le surmoi, c'est une pure culture de la pulsion de mort ¹³. » Il en va presque autant dans la névrose obsessionnelle, encore que la situation y soit moins claire, moins radicale, grâce aux formations réactionnelles et aux mesures préventives, à propos desquelles Lacan dira que les défenses de l'obsessionnel « ont une armature de ferraille », où « il s'enferme, pour s'empêcher d'accéder à ce que Freud appelle [...] une horreur à lui-même inconnue ¹⁴ ». Cet impératif de jouissance se retrouve chez l'homme aux rats, qui évoquait dans ses séances une « seconde voix » qui lui tenait des propos obscènes.

Lacan, comme je le disais, va insister sur la consistance de la voix, à partir de son séminaire *Les Psychoses*. Mais on trouve, à partir de 1953, une consistance du surmoi, dont il va répéter textuellement le syntagme à plusieurs reprises ; il s'agit de la « figure obscène et féroce » apparue dans « Variantes de la cure-type » et dont il semble

12. S. Freud, « Le moi et le ça », *op. cit.*, p. 268.

13. *Ibid.*

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 238.

sous-entendu qu'elle ne peut que vociférer : « [...] l'identification narcissique [il s'agit de celle décrite par M. Balint] laisse le sujet dans une béatitude sans mesure, plus offert à jamais à cette *figure obscène et féroce* que l'analyse appelle le Surmoi, et qu'il faut comprendre comme la béance ouverte dans l'imaginaire par tout rejet (*Verwerfung*) des commandements de la parole ¹⁵ ».

C'est sur fond de forclusion que le surmoi surgit, comme un diable de sa boîte. Lacan le confirme dans « La chose freudienne », en référence à l'homme aux rats et à propos de la dette symbolique : « Des ressorts qui, dans la maille rompue de la chaîne symbolique, font monter de l'imaginaire cette figure obscène et féroce où il faut voir la signification véritable du Surmoi ¹⁶ ».

Avec *Les Psychoses* et la formalisation du Nom-du-Père, Lacan va pouvoir mettre en tension l'impératif de jouissance, la « grosse voix », avec les commandements, encore nommés : Lois, de la parole. C'est peu après, dans « Subversion du sujet », qu'il en résume l'articulation : « Ce à quoi il faut se tenir, c'est que la jouissance est interdite à qui parle comme tel [...] puisque la Loi se fonde de cette interdiction même. La loi en effet commanderait-elle : Jouis ! que le sujet ne pourrait y répondre que par un : J'ouïs, où la jouissance ne serait plus que sous-entendue ¹⁷ ».

On peut dire qu'à l'angoisse de castration répond la fonction pacifiante du symbolique. Ceci est congruent avec, *a contrario*, le fait que chez Schreber, dont Lacan fait alors le paradigme de la psychose, l'impératif de jouissance, non coordonné à la valence phallique, est adressé à un sujet non pas divisé par le signifiant, mais visé comme objet. Dans ce cas, la voix n'est pas un commandement de la parole, elle n'est pas située sur un trajet qui impliquerait l'Autre sous la forme de la question en retour : « Che vuoi ? », mais en l'absence de toute distribution énonciatrice, ainsi que Lacan le met en lumière avec l'exemple de l'insulte hallucinatoire « Truie ! » dans sa « Question préliminaire », qui traduit une perturbation dans la rétroaction de la chaîne de l'énonciation : « Au lieu, écrit Lacan, où l'objet indigne est rejeté dans le réel, un mot se fait entendre, pour ce que,

15. J. Lacan, « Variantes de la cure-type », dans *Écrits*, op. cit., p. 360.

16. J. Lacan, « La chose freudienne », dans *Écrits*, op. cit., p. 434.

17. J. Lacan, « Subversion du sujet... », op. cit., p. 821.

venant à la place de ce qui n'a pas de nom, il n'a pu suivre l'intention du sujet, sans se détacher d'elle par le tirt de la réplique ¹⁸. » Le mot ne supporte pas le message du sujet qui devrait lui revenir de l'Autre sous une forme inversée.

C'est donc avec la chaîne brisée, dont Lacan faisait le ressort du surgissement du surmoi, qu'il rend compte de la « fonction d'irréalisation » et de la certitude dans l'hallucination : « [...] pour que son irruption dans le réel soit indubitable, il suffit qu'il se présente, comme il est commun, sous forme de chaîne brisée ». C'est une chaîne sans référent ni signification, le niveau zéro de la chaîne signifiante, comme dans le cas des phrases interrompues de Schreber. C'est aussi la matrice de la forclusion signifiante : la phrase s'interrompt après les *shifters*, « soit précisément les termes qui, dans le code, impliquent la position du sujet à partir du message lui-même ¹⁹ ».

Pourquoi le surmoi n'est-il pas un phénomène élémentaire, une hallucination ? On voit que Lacan, à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il formalise la chaîne signifiante et définisse la fonction Nom-du-Père, laisse la question ouverte. Certes, il y a bien la division du sujet qui peut permettre une discrimination, mais il faut une étape de plus, une précision sur ce qu'est le réel, et c'est en somme Schreber qui fait faire à Lacan cette avancée : « Toute l'épaisseur de la créature réelle s'interpose [...] pour le sujet entre la jouissance narcissique de son image et l'aliénation de la parole où l'idéal du moi a pris la place de l'Autre ²⁰. » Ce réel est en fait réduit au trognon du « cadavre lépreux ».

J'ai laissé en plan le regard à partir de ma référence au délire d'observation. Il me faudrait développer la thématique du mauvais œil, du *fascinum*, de l'œil qui était dans la tombe et regardait Caïn, de l'œil scrutateur, de l'œil vorace, comme disait Lacan dans le *Séminaire XI*. Cela pour dire brièvement qu'il existe bien une schize entre l'œil et le regard, que l'œil n'est jamais bienveillant : « Je vous ai à l'œil », tandis que le regard, comme le disait encore Lacan dans ce même séminaire, est domptable. La boîte de sardines du jeune Lacan est regard, elle le regarde, mais elle ne le voit pas. Or, il se

18. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, op. cit., p. 535.

19. *Ibid.*, p. 540.

20. *Ibid.*, p. 572.

passé, de nos jours, un phénomène nouveau et assez étrangement inquiétant : ce qui faisait tableau jusqu'à maintenant, avec un cadre, et même encore après Duchamp, a tendance à disparaître – on appelle cela la dématérialisation de l'art –, et parallèlement les individus sont vus de toutes parts, en permanence, avec ou sans leur consentement, pour leur bien ou plutôt leur bien-être, lequel est devenu l'étalon des équilibres sociétaux.

S'agit-il d'une instance de surveillance qui présiderait aujourd'hui à ce que Freud rattachait dans son *Malaise dans la civilisation* à « un besoin de punition » ? Je le cite : « La tension née entre le Surmoi sévère et le Moi qu'il s'est soumis, nous l'appelons sentiment inconscient de culpabilité et elle se manifeste sous forme de besoin de punition. La civilisation domine donc la dangereuse ardeur agressive de l'individu, en affaiblissant celui-ci, en le désarmant et en le faisant surveiller par l'entremise d'une instance en lui-même, telle une garnison installée dans une ville conquise ²¹. » Si cette surveillance devient réelle, qu'advient-il alors du surmoi de la deuxième topique ?

Lacan posait déjà la question en 1948, dans « L'agressivité en psychanalyse », en relevant « l'absence croissante de toutes ces saturations du *surmoi* et de l'*idéal du moi* ». « Nous ne les connaissons plus que sous les formes les plus nettement dégradées ²². »

1948 est aussi l'année où George Orwell écrit *1984*. Lacan ne l'avait sans doute pas lu au moment où il rédigeait cet article. J'ai été saisi, en le relisant, par certaines remarques qui me paraissent d'une singulière actualité. Comme celle-ci : « [...] nous sommes engagés dans une entreprise technique à l'échelle de l'espèce : le problème est de savoir si le conflit du Maître et de l'Esclave trouvera sa solution dans le service de la machine, qu'une psychotechnique, qui déjà s'avère grosse d'applications toujours plus précises, s'emploiera à fournir de conducteurs de bolides et de surveillants de centrales régulatrices ²³. »

On peut sourire à la référence aux pilotes de Formule 1, encore qu'il soit probable que chacun d'eux ait aujourd'hui son *coach*, qui l'aide à gérer le stress, mais nous ne pourrions pas nier que la technique a abouti à ce que les automobiles soient devenues « intelligentes »,

21. S. Freud, *Le Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p. 80.

22. J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », dans *Écrits*, op. cit. p. 121.

23. *Ibid.*, p. 122.

puisque l'électronique en contrôle ce que les constructeurs appellent « les organes ». Quant aux « centrales régulatrices », il suffit de penser à la HAS, la Haute Autorité de santé, pour saisir que la régulation, grâce à l'évaluation, aux bonnes pratiques autorisées par l'EBM – la médecine fondée sur les preuves –, la régulation de la santé est bien en place, avec pour objectif le bien-être des populations psycho-éduquées.

Je voudrais ajouter, concernant la surveillance, que certains auteurs, à commencer par Deleuze, dès le début des années 1990, ont repéré en quoi la société de type disciplinaire décrite par Foucault n'avait pas évolué vers un système à la « Big Brother », avec un contrôle centralisé issu du schéma benthamien, mais plutôt vers une société de « sous-veillance », dont le seul idéal n'implique plus aucune régulation du châtiment, mais la prévention de ce qui en serait le motif. La diffraction du centre régulateur en réseaux démultipliés par la numérisation aboutit à un système de contrôle de chacun par chacun ou de tous par tous, rendant le crime virtuel ou plus exactement faisant équivaloir le crime à son intention. La somme d'informations enregistrées sur chacun d'entre nous est si énorme que les recoupements nécessaires à leur utilisation ne peuvent se faire que statistiquement, c'est-à-dire sans intention préalable. La condition en est que la part cachée de chacun, ses secrets, son intimité doivent être réduits à rien ou presque rien, si l'on est optimiste.

Une réponse est envisageable cependant, en dehors du fait d'effacer les données individuelles, ce qui ne semble pas si évident, puisqu'on a même mis au point une « autopsie psychologique du suicide ». Cette réponse pourrait être l'humour. Celui-ci est un défi, que Freud avait rattaché à « l'invincibilité du moi face au monde réel ». Si je reviens à mon anecdote du début, celui qui profère : « Sarkozy ! Je te vois ! », alors qu'il n'est pas détenteur des appareils de surveillance ni du dispositif qui en émane, celui qui n'a à sa disposition rien d'autre que sa parole, à la façon du condamné à mort qui lançait, un lundi matin, à ceux qui venaient le conduire à l'échafaud : « La semaine commence bien ! », celui-là est invincible, au sens où Freud pouvait rattacher l'humour à « l'invulnérabilité victorieusement affirmée du moi ». Les traumatismes du monde extérieur, comme dit Freud, ne peuvent l'atteindre et lui procurent même un gain de plaisir.

L'humoriste se comporterait donc comme un enfant, tout en jouant simultanément, à l'égard de cet enfant au moi invincible et mené par le seul principe du plaisir, le rôle de l'adulte. D'où l'entrée en scène du surmoi. L'humoriste a déplacé de grandes quantités d'investissement, qu'il a transférées sur son surmoi. CQFD. Et pour peaufiner sa démonstration, Freud ajoute : « Or, à ce surmoi ainsi grossi, le moi peut apparaître minuscule, tous ses intérêts futiles [...] »²⁴.

Freud s'interroge alors sur le paradoxe qui consiste à mettre au chef de l'humour une instance qu'il a définie comme étant un « maître sévère ». Ce qui le conduit à conclure : « [...] nous avons encore toutes sortes de choses à apprendre sur le surmoi ». Je relèverai pour ma part la place qu'il fait occuper par celui-ci dans sa définition conclusive : « L'humour serait la contribution au comique par la médiation du surmoi. » Le terme de médiation n'évoque ni la maîtrise ni la sévérité. C'est pourquoi il me semble que l'infléchissement donné par Lacan à cette formule est plus propre à rendre le déplacement de l'impératif de jouissance « obscène et féroce » vers le rire de l'humour, dont Freud faisait remarquer que, s'il s'agissait bien d'un gain de plaisir, il s'agissait aussi d'une « économie de dépense affective ». L'humour est souvent ainsi qualifié de « pince-sans-rire », ce qui convient particulièrement à Sade, dont Lacan se sert de la maxime de disposition réciproque des corps consentants pour ajouter à l'impératif universel kantien le grain de sel sadien et mettre en jeu le surmoi, en vue de réanimer cette instance psychanalytique et « l'arracher à ce retour d'obscurantisme à quoi l'emploient nos contemporains »²⁵, c'est-à-dire ceux de Lacan en 1963.

Cette année 1963 ne fut pas tranquille pour Lacan et la catastrophe qu'il vécut en novembre, celle qu'il compara à une excommunication majeure, lui permit peu après un trait d'humour qu'il livra à l'ouverture de son séminaire : « [...] je voudrais vous dire au passage que quelque chose ne m'a pas échappé d'une vaste dimension comique en ce détour [...]. Elle tient à la position qui fut la mienne pendant deux ans, de savoir que j'étais – et très exactement par ceux qui étaient à mon endroit dans la position de collègues,

24. S. Freud, « L'humour », *op. cit.*, p. 323.

25. J. Lacan, « Kant avec Sade », *op. cit.*, p. 769.

voire d'élèves – que j'étais ce qu'on appelle *négocié* ²⁶ ». Ce comique-ci, Lacan pense alors qu'il ne peut être saisi pleinement que par un psychanalyste.

Je vais poursuivre la citation un peu plus loin : « [...] si la vérité du sujet [...] n'est pas en lui-même, mais comme l'analyse le démontre, dans un objet de nature voilée, le faire surgir, cet objet, c'est proprement l'élément de comique pur. [...] Du dedans, je peux vous dire que cette dimension est tout à fait légitime, qu'elle peut être vécue du point de vue analytique, et même, à partir du moment où elle est aperçue, d'une façon qui la surmonte – à savoir sous l'angle de l'humour, qui n'est ici que la reconnaissance du comique ».

J'ai pris soin de déployer cette séquence pour pouvoir mettre en relief sa chute, qui va ajouter à la situation humoristique – laquelle répond assez bien à ce que l'on appelle « l'humour noir » – un mot d'esprit. Il porte sur l'objet du séminaire que Lacan inaugure, à savoir les fondements de la psychanalyse : « Les *fondements* ici, sans doute, prendraient la forme de *dessous*, si ces dessous n'étaient pas déjà quelque peu à l'air ²⁷. » En quelque sorte, Lacan énonce là un « Je te vois ! », je vois ce qui s'est passé en dessous et c'est pas beau à voir. Le dire, du point de vue de l'analyse à sa fin, comme Lacan l'écrit dans « L'étourdit », suppose « le stable de la mise à plat du phallus », fin qui assure de savoir « que rien ne saurait se dire "sérieusement" (soit, pour former de série limite) qu'à prendre sens de l'ordre comique ²⁸ ».

26. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 10.

27. *Ibid.*, p. 11.

28. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 487.

Lydie Grandet

Surmoi et féminin *

Jordanne est une jeune femme qui a réussi : elle a quitté, jeune, le foyer familial pour suivre des études, qui l'ont conduite d'abord à Paris puis à l'étranger où elle est sortie major de sa promotion. Elle a beaucoup pris sur elle pour faire face à la solitude, l'éloignement, mais aujourd'hui elle est fière de ce qu'elle a obtenu. Elle vient de quitter un poste brillant en région parisienne pour reprendre, à la suite de son père, l'entreprise familiale. Elle a eu, un moment, une histoire amoureuse avec un homme plus jeune qu'elle, qu'elle a quitté parce qu'il ne témoignait pas de la même détermination qu'elle face au travail. Elle le trouvait immature et trop dépendant de sa mère, avec qui, du reste, elle avait d'excellentes relations qui durent encore. Aujourd'hui, elle a une liaison avec un homme qu'elle rencontre épisodiquement, quand son emploi du temps le lui permet, pour « les douceurs de la vie », dit-elle, mais chacun reste très libre et ils n'ont pas de projets en commun. « Il est charmant, mais au quotidien, je ne le supporterais pas longtemps... » Elle a pris des responsabilités associatives liées à sa profession, fait du théâtre, joue dans un orchestre de chambre amateur et consacre ses vacances à s'occuper d'un jeune cousin ou de sa grand-mère. En toutes choses, Jordanne vise la perfection, elle se veut irréprochable et fait tout pour y parvenir.

C'est la grossesse inopinée de sa jeune sœur et son mariage qui vont bousculer ses plans : elle s'est sentie « dépassée » et ne supportait pas l'idée de se présenter célibataire à ce mariage. Alors tout s'effondrait pour elle, elle n'était plus « la première » et elle n'avait plus goût à vivre, ne pouvant s'empêcher de pleurer... C'est ce qui l'a amenée à venir me rencontrer et à s'interroger sur ce qu'elle souhaitait comme femme, pour sa vie, consciente que jusque-là elle occupait la

* Intervention au séminaire Champ lacanien, Paris, 20 mai 2010.

place du fils que ses parents, son père tout spécialement, n'avaient pas eu. Elle avait tout organisé pour répondre à ses attentes, faisant taire son « être femme ». Du reste, elle a de sa mère l'image d'une femme-enfant, qui ne fait rien sans son mari (ou sans elle), et s'irrite devant ses incapacités à prendre des décisions autres que ménagères...

Iris approche ses 40 ans ; elle est mariée, elle a deux fils et exerce une activité sous-qualifiée par rapport à sa formation, pour laquelle elle a échoué à l'examen final, qu'elle n'a pas représenté tant elle a été déçue. Cela lui assure une supériorité sur ses collègues, supériorité sur laquelle elle s'appuie pour se rassurer. Elle est venue me rencontrer suite aux manifestations phobiques de son fils aîné qu'elle a reçues comme réponse à son comportement de mère à son égard : « Je suis impossible avec lui, je veux qu'il réussisse là où j'ai échoué ! » Les entretiens préliminaires ont permis de mettre au jour, au-delà de cette préoccupation, son vœu d'être une mère irréprochable. Iris ne peut s'empêcher de vouloir être « la meilleure », meilleure mère, meilleure épouse, meilleure professionnelle... Elle gère tout chez elle de main de maître au prix d'efforts extraordinaires, s'occupe de plusieurs associations en lien avec son milieu de vie ou ses enfants et craint sans cesse de perdre ce qu'elle appelle son « piédestal » : « J'ai toujours besoin d'être sur un piédestal, j'ai besoin qu'on me remarque, il faut qu'on me considère ! »

Iris est la deuxième fille de la fratrie. Sa sœur aînée a été élevée en partie par la grand-mère paternelle, tandis qu'elle, est restée très proche de sa mère jusqu'à la naissance de son frère. Elle s'est sentie supplantée par lui dans l'amour maternel et résonne encore pour elle la remarque de sa grand-mère paternelle : « Toi, tu seras bien comme ta grand-mère ! » Elle parlait évidemment de la grand-mère maternelle, dépressive, hospitalisée à plusieurs reprises, et dont la mère avait honte... Toute l'énergie que dépense Iris pour « être bien vue » s'organise comme défense contre ce pronostic et elle résume ainsi sa position dans la vie : « Être phallique, sinon rien ! » Elle s'est accrochée à la figure paternelle, se mesurant à lui : faire mieux que les hommes de sa famille, pour se tenir à distance de la lignée maternelle, et surtout ne pas ressembler à sa mère qu'elle décrit soumise et effacée.

Chantal en a assez de son travail en libéral : elle ne supporte plus d'endosser seule les responsabilités qui lui incombent et qui la

torturent tant elle craint de ne pas être à la hauteur, d'oublier quelque chose d'essentiel pour ceux dont elle s'occupe ; elle ne peut plus supporter les menaces de dépôt de plaintes dont régulièrement lui parlent ses collègues. Dès nos premiers entretiens, elle choisit un poste salarié sans que pour autant rien ne change pour elle.

Elle est divorcée, sans enfant, et vit assez seule ; ses amis proches sont des couples qui la sollicitent chaque fois qu'ils font des travaux dans leur maison ; elle est experte, « adore faire ça » et compte bien qu'ils viendront l'aider en retour pour la maison qu'elle a gardée du divorce, maison qui occupe ses temps libres et son budget. « Quand je fais quelque chose, je mets du temps mais il faut que ce soit parfait ; je ne veux pas y revenir ! » Chantal se livre difficilement ; elle pèse ses mots et il lui a fallu du temps pour entrer dans le discours analytique.

Elle a grandi dans une famille élargie, régentée par la grand-mère maternelle veuve. Avant d'épouser sa mère, son père était employé par la grand-mère : le couple s'effaçait devant les décisions de la grand-mère, y compris concernant l'éducation des enfants, et Chantal a souffert de cette soumission qui la révoltait. Elle pense que sa grand-mère a « empoisonné » la vie de couple de ses parents, qui se disputaient beaucoup, le plus souvent à cause des décisions qu'elle imposait.

Un souvenir retrouvé à l'occasion d'un rêve vient l'illustrer : jeune adolescente, elle essaie du rouge à lèvres que sa mère a acheté pour les moments où elle sort ; la grand-mère la surprend et fait un drame ! La mère lui dit alors : « Tiens, prends-le... Moi, je ne pourrai pas le mettre ! » Ce souvenir l'émeut : elle y entend à la fois la soumission de sa mère à la grand-mère et la voie/x que lui indique sa mère : « Prends-le »...

Chantal a vécu cinq ans avec son mari, loin du milieu familial, et elle garde un excellent souvenir de cette période. Lorsqu'ils ont décidé de revenir vivre près de leurs familles, elle a pris la mesure de la soumission de son mari à sa mère et elle ne l'a pas supporté : « C'était elle où moi ; il a choisi, je suis partie. »

Chantal rêve de rencontrer « l'homme de sa vie », comme elle dit, et chaque fois qu'elle fait une rencontre, ce signifiant s'impose qui la décourage aussitôt : « Je sais que ce n'est pas l'homme de ma

vie ! » Elle veut avoir des enfants, une famille, et le temps qui passe l'angoisse ; cependant, elle fuit toutes les situations où elle pourrait, comme femme, causer le désir d'un homme...

Ces trois vignettes cliniques ont en commun de montrer trois femmes ambitieuses, qui réussissent dans leur activité professionnelle et qui veulent « tout », au prix d'efforts sans compter ; femmes phalliques au surmoi exigeant qui, chacune à sa manière, veulent donner une leçon aux hommes. Les trois ont de leur mère une perception « en défaut », femme-enfant pour Jordanne, mère marquée par la honte de la maladie de sa mère pour Iris, mère soumise pour Chantal...

Nous voyons aussi que toutes trois témoignent de ce que Freud appelait « l'énigme de la féminité », point d'énigme en effet pour chacune d'elles, point qui les fait reculer et renforce leurs défenses surmoïques. À la question que posait Freud : « Que veut une femme ? », chacune dans sa singularité répond d'un « être un homme », qui chavire quand une contingence pourrait les démasquer : le mariage et la grossesse de sa sœur pour Jordanne, la phobie de son fils pour Iris, la préséance de l'autre femme pour Chantal.

Freud, dans la conférence sur la féminité, écrit que « la formation du surmoi des femmes est compromise et qu'il ne peut parvenir ni à la puissance, ni à l'indépendance, qui lui sont au point de vue culturel, nécessaires ¹ ». Les deux derniers paragraphes de cette conférence sont assez difficiles à lire de nos jours et – il faut bien le dire – ils ne font pas la part belle aux femmes : « Nous disons que les femmes ont moins d'intérêts sociaux que les hommes et que chez elles, la faculté de sublimer les instincts reste plus faible ². »

Lorsqu'Anita Izcovich m'a proposé d'apporter une contribution à ce séminaire, c'est aussitôt la question qui m'est venue : la clinique nous conduit à rencontrer des femmes très surmoïques, volontaires, déterminées, engagées dans le travail et les « intérêts sociaux » ; faut-il reconsidérer les femmes aux vues de l'évolution économique, culturelle et sociale qui les amène à faire aussi bien, voire mieux que les hommes, ou bien y a-t-il à revenir sur le surmoi, pour tenter de

1. S. Freud, « La féminité », dans *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, NRF, coll. « Idées », p. 170.

2. *Ibid.*, p. 176.

dégager les rapports du surmoi et du féminin ? J'ai fait le choix de ne parler que de la névrose, pour me centrer sur la question que je vous propose.

Si Freud, dans cette conférence, convient que l'anatomie ne parvient pas à nous faire saisir le caractère de la virilité ou de la féminité, s'il soutient qu'il n'y a qu'une seule libido, d'essence mâle, ses conclusions sont assez sombres concernant le devenir d'une femme et son rapport au surmoi ; il faut noter qu'il parle alors des « anatomiquement femmes ».

Jacques Lacan, en posant que chez l'être parlant la jouissance est appareillée par le langage, montre qu'il n'y a pas de rapport sexuel, qu'il ne peut pas y avoir de rapport sexuel qui puisse s'écrire. « Il n'y a certainement pas de rapport sexuel parce que la parole fonctionne à ce niveau qui se trouve, de par le discours psychanalytique, être découvert comme spécifiant l'être parlant, à savoir l'importance, la prééminence, dans tout ce qui va faire à son niveau, du sexe le semblant, semblant de bonshommes et de bonnes femmes ³. » Ainsi, hommes et femmes ne sont que des signifiants, et lorsque Lacan nous donne les formules de la sexuation, il ne manque pas de préciser, pour le côté gauche : « Libre aux femmes de s'y placer si ça leur fait plaisir. Chacun sait qu'il y a des femmes phalliques ⁴ », et pour le côté droit : « À tout être parlant, il est permis, quel qu'il soit, qu'il soit ou non pourvu des attributs de la masculinité, attributs qui restent à déterminer, de s'inscrire dans cette partie ⁵. »

C'est le langage qui ordonne l'intrusion de la jouissance en nous donnant un corps et qui supplée au rapport sexuel qu'il n'y a pas : « Le point vif, le point d'émergence de quelque chose qui est ce dont tous ici nous croyons plus ou moins faire partie, l'être parlant pour le dire, c'est ce rapport dérangé à son propre corps qui s'appelle jouissance. Et cela, *ça a pour centre, ce que ça a pour point de départ*, c'est ce que nous démontre le discours analytique, *ça a pour point de départ un rapport privilégié à la jouissance sexuelle*. C'est en quoi la valeur du partenaire autre, celle que j'ai commencé de désigner respectivement par l'homme et par la femme, est inapprochable au

3. J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, inédit, leçon du 2 décembre 1971.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 67.

5. *Ibid.*, p. 74.

langage, très précisément en ceci que le langage fonctionne, d'origine, en suppléance de la jouissance sexuelle, que c'est par là qu'il ordonne cette intrusion, dans la répétition corporelle, de la jouissance ⁶. » Il n'y a pas de rapport sexuel parce que le corps que nous avons nous vient d'origine de la prise du langage, de la prise dans un discours. Le langage fonctionne d'origine en suppléance de la jouissance sexuelle, et « il ordonne cette intrusion dans la répétition corporelle de la jouissance ⁷ ». J'aimerais souligner ici l'équivoque : ordonner, mettre en ordre, et aussi donner un ordre ; point qui pourrait nous donner une indication concernant le surmoi. C'est une autre manière de montrer qu'il n'y a pas de rapport sexuel pour qui est inscrit dans un discours.

De ce point découle que la femme n'existe pas parce que le langage fait trou dans le réel, laissant le sujet divisé entre désir et jouissance. En instaurant la jouissance phallique, jouissance du langage hors corps, il laisse supposer une Autre jouissance, qu'il ne *faux-drait* pas, jouissance hors langage, supplémentaire, jouissance féminine. Le désir inclut donc une perte de jouissance, qui fait que toute jouissance obtenue ensuite n'est jamais la jouissance attendue : elle comporte un ratage, irrémédiablement.

De l'effet de castration lié à l'assujettissement au signifiant, le surmoi, dans sa dimension d'impératif de jouissance, s'institue comme marque, pour tout sujet, de son entrée dans le langage. « Rien ne force personne à jouir, sauf le surmoi. Le surmoi, c'est l'impératif de la jouissance – jouis ⁸ » (où nous entendons aussi bien : j'ouis), « c'est pourquoi le surmoi est corrélat de la castration, qui est *le signe* dont se pare l'aveu que la jouissance de l'Autre, du corps de l'Autre, ne se promet que de l'infinitude ». Je suis sensible à ce que Lacan amène là du signe, qui nous renvoie à ce qu'il dit dans « Radiophonie » : « D'abord que, sous prétexte que j'ai défini le signifiant comme ne l'a osé personne, on ne s'imagine pas que le signe ne soit pas mon affaire ! Bien au contraire, c'est la première ce sera aussi la dernière, mais il y faut ce détour ⁹. » Le détour en question, c'est tout un parcours, c'est celui de la cure analytique ! Ce qui le conduit à dire : « Psychanalyste, c'est du signe que je suis averti. » On peut

6. J. Lacan, ...*Ou pire*, séminaire inédit, leçon du 12 janvier 1971.

7. *Ibid.*

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 10.

9. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 412.

relever qu'à une lettre près, et pas n'importe laquelle puisqu'il s'agit du petit (a), « averti » est un anagramme de « vérité »...

Le signe à l'issue de la cure, on peut aussi bien l'entendre comme « la signature » ; il a un rapport étroit avec la lettre... En occitan, « signer quelqu'un » signifiait lui rendre hommage en bénissant d'un signe de croix sa dépouille...

Dès « Subversion du sujet et dialectique du désir », Lacan montre que la jouissance est interdite par la faute de l'Autre du langage ; l'Autre n'existant pas puisque c'est un lieu, le lieu de la structure, il reste à prendre la faute sur « Je ». Il s'agit bien d'une culpabilité qui n'est pas référée au père et à l'Œdipe, qui est de structure, d'une *culpabilité*, comme l'a introduite Colette Soler dans son séminaire ¹⁰, *culpabilité* corrélée au défaut de jouissance ; je la cite : « Coupable parce que coupé [...] soustraction sans appel au double sens du terme, sans appel parce qu'elle est irréductible, sexuée et mortelle, personne n'y coupe, mais aussi sans appel parce que aucun Autre, aucun Père ne saurait la réparer ¹¹. »

Il me semble qu'ainsi, sans trop forcer les choses, nous pourrions alors considérer le surmoi au regard des trois instances, symbolique, imaginaire et réel :

- au niveau du symbolique, nous aurions la loi, effet du signifiant, dans sa dimension pacificatrice, articulée au Nom du Père ;

- au niveau de l'imaginaire, ce serait cette figure féroce qui pousse à la jouissance délétère ;

- au niveau du réel, ce serait l'objet voix, en tant qu'il renvoie (rend voix), qu'il fait signe, marque d'une jouissance autre que la jouissance phallique. De ce point de vue, l'objet voix a une place particulière, puisqu'il sonorise, et permet l'équivoque que *lalangue* véhicule et dont il reste marque sur le corps...

Que montre Lacan concernant le rapport à la castration pour les femmes ? Dans le séminaire *...Ou pire*, dans sa leçon du 12 janvier 1972, après avoir signalé qu'il n'y a pas d'un côté le sexe, en tant qu'il véhicule la vie, et de l'autre le corps, en tant qu'il a à se défendre contre la mort, il montre que c'est du réel qu'une femme

10. C. Soler, Séminaire du 22 janvier 1997 et 15 décembre 2004 notamment.

11. C. Soler, Séminaire *Le Symptôme et l'analyste*, 15 décembre 2004.

prend son rapport à la castration et que c'est là ce qui nous livre le sens du « pas-toute ».

Ce qu'il ajoute alors à l'adresse des analystes me semble précieux : « Je veux dire, je le dis pour tous les analystes, ceux qui traînent, ceux qui tournent, empêtrés dans les rapports œdipiens du côté du père ; quand ils n'en sortent pas de ce qui se passe du côté du père, ça a une cause très précise, c'est qu'il faudrait que *le sujet* admette que *l'essence de la femme ça ne soit pas la castration*, et pour tout dire, *que ce soit à partir du Réel*, à savoir mis à part un petit rien insignifiant – je ne dis pas ça au hasard – *qu'elles ne sont pas castrables*. Parce que le phallus, dont je souligne que je n'ai point encore dit ce que c'est, eh bien, elles ne l'ont pas. C'est à partir du moment où c'est de l'impossible comme cause que la femme n'est pas liée essentiellement à la castration, que l'accès à la femme est possible dans son indétermination. [...] C'est en tant que la femme, à la fonction phallique, se présente en manière d'argument *dans la contingence*, que peut s'articuler ce qu'il en est de la valeur sexuelle femme ¹². »

Pour tenter d'échapper à la castration, pour se tenir à distance de la jouissance Autre, une femme, comme un homme, peut accentuer le Tout phallique et se défendre ainsi de l'impossible à dire ; il s'agit alors pour elle de se tenir à distance du réel du non-rapport sexuel, point qui fait l'horreur de savoir que recouvre la pudeur radicale et que le fantasme organise. Tant que le sujet, grâce au fantasme, se tient à distance de ce qu'il a été comme objet dans le désir de ses parents, il ne peut pas prendre la mesure de la part de jouissance qui lui revient dans ce fantasme. Part de jouissance qui le conduit à ignorer son horreur de savoir et l'hétérité de l'Autre. C'est une manière d'entretenir sa propre croyance au rapport sexuel, en refusant d'affronter sa propre division qui concerne un point de réel : le fantasme protège du radicalement Autre, de la jouissance hors langage, de l'Hétéros.

Ça n'est qu'avec la construction du fantasme que permet la cure et sa traversée qui comporte un franchissement, franchissement de ce point d'horreur de savoir, que peut se dévoiler qu'il y a un savoir impossible à dire, un savoir qui ne peut pas se savoir et qui fait l'exil du sujet sans remède.

12. J. Lacan, ...*Ou pire*, op. cit., leçon du 12 janvier 1972 (souligné par moi).

Dans la cure, le surmoi joue sa partie : il contrarie l'association libre ; il conduit à se retenir, à « laisser en réserve » ce qui vient. Vous vous souvenez sûrement combien au début du *Séminaire XX* Lacan engage l'analysant à dire des bêtises. Mais les bêtises ne sont pas les sottises ! Il ajoute que le verbe est un signifiant « passibête » et il précise qu'il faut l'écrire en un seul mot, ce qui, dès lors, convoque la passe : « Le verbe se définit d'être un signifiant pas si bête – il faut écrire cela en un mot – passibête que les autres sans doute, qui fait le passage d'un sujet à sa propre division dans la jouissance, et il l'est encore moins quand cette division, il la détermine en disjonction, et qu'il devient signe ¹³. » Le verbe, que j'entends volontiers ici avec un V majuscule, m'évoque ce que Lacan dira en 1974, « l'homme moyen [...] est ravagé par le verbe ¹⁴ », ce qui nous permet de recevoir un peu autrement le fait que l'homme puisse être un ravage pour une femme...

Dans la cure, le transfert est donc le lieu des manifestations du surmoi qui sert les défenses, non pas contre l'analyste mais contre ce point d'horreur de savoir dans la réalité sexuelle, pour maintenir la croyance au rapport sexuel.

De la position de l'analyste, de son acte, dépend l'orientation de la cure ; cela exige que, dans sa propre cure, il ait rencontré « ce point d'impossible qui marque le sexe ¹⁵ », faisant du désir de l'analyste une réponse à l'horreur de savoir, une réponse à l'horreur de la castration, castration de structure. C'est dans la cure que la castration se présente comme incontournable en effet, à condition que l'analyste oriente la cure vers ce point de réel et permette au sujet de « cerner son horreur de la castration ¹⁶ », castration nécessaire au sens de ce qui ne cesse pas de s'écrire et dont la marque fait signe.

Si du point de vue de l'organe les femmes se présentent comme moins castrables que les hommes, n'oublions pas cependant « le petit rien insignifiant » ; en tant que parlêtre, elles n'échappent pas à la castration de structure.

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., leçon du 19 décembre 1972.

14. J. Lacan, *Le Triomphe de la religion*, Paris, Seuil, p. 90.

15. A. Nguyen, *Séminaire L'expérience du désir... de savoir*, p. 39.

16. J. Lacan, « Note aux italiens », dans *Autres écrits*, op. cit.

Pour Freud, le surmoi est héritier du complexe d'Œdipe, en tant que cicatrice sur le sujet de la loi régulatrice du père, tandis que, pour Lacan, il s'agit d'un impératif de jouissance, plutôt comme un reste non phallique, qui vient du réel et auquel on ne peut se soustraire du fait d'être parlant.

Une cure analytique, en permettant le franchissement de la pudeur radicale qui protège, recouvre le non-rapport sexuel et le féminin, permet une autre position à l'égard du surmoi : être confronté à l'irrémédiable du non-rapport sexuel met fin à l'espoir vain de rencontrer un « un » de complément et à l'affect d'impuissance qui l'accompagne. Être confronté à l'impossible et en prendre acte libèrent de l'impuissance ! Or le surmoi se nourrit de cette impuissance.

Cela induit une position éthique à l'égard de la jouissance : rencontrer l'Autre radical, l'Hétéros, ne signifie pas pour autant l'atteindre ; parce qu'il est hétéros, c'est une rencontre ratée. On ne peut pas se débarrasser de la marque qui nous constitue comme sujet ! Cette « face de Réel dont on est empêtré », qui pour moi résonne du côté de « pris dans l'être », une fois repérée, ce qui suppose d'avoir cédé sur sa jouissance, peut permettre de se faire une conduite, d'assumer une position éthique à l'égard du désir. Ne pas céder sur son désir ne suffit pas, il faut aussi céder sur sa jouissance : « Le signe est obsession qui cède, fait obsession (écrite d'un c) à la jouissance qui décide d'une pratique ¹⁷. » Il s'ensuit un déplacement concernant la satisfaction : il n'est plus question de courir après la satisfaction du désir, mais plutôt de se satisfaire de désirer ! L'analyse donne chance au sujet de réaliser qu'à partir du manque il peut vouloir autre chose que la jouissance de l'Autre, il peut vouloir ce qu'il désire, il peut assumer, un peu mieux averti, son manque à être et ce qu'il souhaite faire de son « vivant », à entendre au sens de « *viviendo* »...

17. J. Lacan, « Compte-rendu du séminaire ...*Ou pire* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 551.

Agnès Metton

Figures surmoïques dans la psychose *

Commençons par poser que la théorie analytique a régulièrement progressé avec les observations des cas de psychose. Cette remarque est valide à propos du surmoi, dont Freud nous dit que c'est sous la forte impression du tableau clinique du délire d'observation qu'il a conçu cette instance observatrice du moi ¹. Celle-ci se complétera d'autres fonctions, comparaison à l'idéal, au jugement, au châtement. Il précise que ce délire nous montre l'instance dans son état régressif, ce qui permet d'en découvrir les origines : l'influence critique des parents telle qu'elle se transmet par leur voix ². Bientôt s'y adjoindront l'ensemble des critiques de tous les éducateurs et du milieu ambiant. Puis, à partir de la mélancolie ³, Freud met en évidence la cruauté du surmoi et combien la torture que s'inflige le sujet comporte de jouissance. Il interrogera également l'état maniaque au regard du surmoi, pour se demander si le moi y a triomphé du surmoi affaibli, ou si le surmoi s'est confondu avec le moi de sorte que ce dernier, devenu libre, maniaque, se permet réellement, sans inhibition, la satisfaction de tous ses appétits.

Notre incursion vers la psychose et les pathologies du narcissisme ne fait pas oublier que le surmoi freudien complètement élaboré à propos de la névrose est l'héritier du complexe d'Œdipe : porteur de l'idéal du moi, celui qui aussi représente toutes les limitations morales en adoptant les influences des parents puis de leurs successeurs, il a pour œuvre le refoulement et est lui-même partiellement inconscient. S'il plonge ses racines dans le ça qui lui donne sa force,

* Intervention au séminaire Champ lacanien, Paris, 17 juin 2010.

1. S. Freud, « La décomposition de la personnalité psychique », dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.

2. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.

3. S. Freud, « Deuil et mélancolie », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968.

c'est en tant qu'héritier du complexe d'Œdipe : c'est parce qu'il y a du désir interdit et refoulé que le surmoi touche au ça, et y prend sa vigueur. De ce fait, il pourrait être problématique de parler de surmoi lorsque l'Œdipe n'y est pas, mais Freud ne l'évoque pas.

Paradoxes et failles du symbolique

L'instance se révèle vite paradoxale : le fait d'être le bras de la loi n'explique pas les accents de cruauté jouissive trouvés dans le surmoi, qui même apparaissent en contradiction avec une loi pacificatrice. Freud interroge la sévérité du surmoi : « D'où tire-t-il sa force pour cette domination, et le caractère compulsif qui se manifeste comme impératif catégorique ⁴ ? » Outre sa racine dans le ça, dont le surmoi est mandataire, c'est dans le mythe de la horde et de son père jouisseur qu'il trouve modélisation ⁵.

La thèse sur une première contradiction interne est ainsi énoncée : la relation du moi et du surmoi comporte à la fois « tu dois être ainsi (comme le père), et tu n'as pas le droit d'être ainsi (comme le père) ». Il faut l'identification au père pour pouvoir ne pas faire comme lui, et « le surmoi conservera le caractère du père ». Deuxième aspect paradoxal, Freud souligne aussi que plus le sujet réprime ses instincts ⁶, plus le surmoi exagère sa pression, devient sévère, exigeant, impérieux. Pour rendre compte de cette puissance toujours accrue, c'est sur l'agressivité réprimée que l'accent sera porté. « C'est pour autant que le sujet retourne l'agressivité contre lui qu'en provient l'énergie dite du surmoi ⁷ », et ce dans une mécanique implacable « d'agression toujours plus lourde du moi ».

Sur ce point Freud est arrêté par l'obstacle de l'impossible commandement « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », en déployant combien il est insensé, puisque chacun sait bien que l'homme est un loup pour l'homme. Lacan précise : le recul devant le « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » est la même chose que la barrière devant la jouissance, et non pas son contraire. » « Je

4. S. Freud, « Le moi et le ça », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1981.

5. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, leçon du 19 mai 1954.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique*, Paris, Seuil, 1986, leçon du 27 avril 1960.

recule à aimer mon prochain comme moi-même, pour autant qu'à cet horizon il y a quelque chose qui participe de je ne sais quelle intolérable cruauté. » Tu aimeras... est un commandement de jouissance. Lacan fait ici un pas de plus que Freud.

Le surmoi a donc un aspect double. Le surmoi, héritier de l'Œdipe, se coordonne avec la loi symbolique, et par ailleurs il est intimation de jouissance, impossible à satisfaire. Plusieurs formulations de Lacan sont sur ce point convergentes. « Le surmoi a un rapport avec la loi, et en même temps c'est une loi insensée, qui va jusqu'à être méconnaissance de la loi [...] le surmoi est à la fois la loi et sa destruction. Le surmoi est un impératif, et il faut accentuer aussi, à l'encontre, son caractère insensé, aveugle, de pur impératif, de simple tyrannie [...] il est la parole même, le commandement de la loi, pour autant qu'il n'en reste plus que la racine. La loi se réduit tout entière à quelque chose qu'on ne peut même pas exprimer, comme le "tu dois", qui est une parole privée de sens. C'est dans ce sens que le surmoi finit par s'identifier à ce qu'il y a seulement de plus ravageant, de plus fascinant, dans les expériences primitives du sujet. Il finit par s'identifier avec la "figure féroce", aux figures que nous pouvons lier aux traumatismes primitifs [...] ⁸. » Plus précisément encore, il indique que l'engendrement du surmoi toujours plus agressif avec le moi se fait « à la limite, à savoir pour autant que vient à manquer la médiation qui est celle de la Loi ». Absence de la médiation de la Loi, limite de celle-ci, renvoi à son origine, voici encore ce qui est présent dans « La chose freudienne », où Lacan évoque « les ressorts qui, dans la maille rompue de la chaîne symbolique, font monter de l'imaginaire la figure obscène et féroce où il faut voir la véritable signification du surmoi ⁹ ».

Ces contradictions internes relient le surgissement du surmoi aux points de faille du symbolique. Cela fait pour nous argument supplémentaire – s'il en était besoin – pour questionner la psychose. Mais avant de le faire, il y a lieu de pointer que cela ne nous renvoie pas nécessairement à la structure de la psychose, car ces failles peuvent se manifester dans la névrose. C'est bien du côté d'une certaine insuffisance de l'Œdipe que s'origine le symptôme, soit dans un manque

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud, op. cit.*, leçon du 10 mars 1954.

9. J. Lacan, « La chose freudienne », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

d'efficace de la métaphore paternelle. La métaphore ne parvient jamais à faire complètement pièce à la faille de la structure. Tant et si bien d'ailleurs que les registres se nouent également au symptôme dans la névrose. Si le surmoi peut être mobilisé par ce par quoi la métaphore est efficace – dans le refoulement qu'elle impose de produire –, en revanche, peut-être l'est-il aussi par ce qui du stade du miroir et de la position narcissique n'a pas été suffisamment pacifié par la référence tierce. « L'identification narcissique laisse le sujet dans une béatitude sans mesure, plus offert que jamais à cette figure obscène et féroce qui s'appelle le surmoi, et qu'il faut comprendre comme béance ouverte dans l'imaginaire par tout rejet (*Verwerfung*) des commandements de la parole », écrit Lacan dans « Variantes de la cure type ¹⁰ ». La relation imaginaire et ses effets de fantasme d'agression pourraient constituer une voie de mobilisation du surmoi.

Surmoi et psychose

Revenons plus précisément à la psychose, en quatre questions. Dans cette structure, d'où se dégagent des tableaux variés, peut-on parler de surmoi, peut-on considérer la voix hallucinée comme la manifestation d'un surmoi ? Le sujet connaît-il une instance observatrice et critique ? Enfin, *quid* du sentiment de culpabilité dans la psychose ?

Tout d'abord, difficile d'user à proprement parler du terme de surmoi, qui est corrélé à la métabolisation de l'Œdipe. Néanmoins, l'usage a laissé parler jusque-là de surmoi dans la psychose, et particulièrement dans la mélancolie. Il n'est dans ces cas pourtant qu'une caricature, ou qu'une fraction de cette instance dont la complexité et le paradoxe font toute la caractérisation.

Deuxième question. L'apparition des voix et d'autres phénomènes de l'automatisme mental sont expliqués par Freud en tant que révolte du délirant contre l'autocritique. Cette révolte est sans doute possible à rapprocher du refus de la critique, de l'impossibilité d'accorder créance à la faute, de l'*Unglauben* que Freud décrit comme fondamental pour la paranoïa. De ce refus, la résultante est le retour sous forme hallucinatoire. La voix hallucinée est-elle donc l'expression du surmoi ? Freud nous dit la comprendre comme régression, si ce n'est

10. J. Lacan, « Variantes de la cure type », dans *Écrits*, op. cit.

désagrégation du surmoi. Mais la forme régressive équivaut-elle toujours à l'instance ? D'autant que la voix a ceci de particulier que précisément c'est à l'autre qu'elle est attribuée. Le reproche qu'elle contient éventuellement n'est justement pas admis par le sujet comme étant le sien, il n'est pas subjectivé. Il ne provient pas de la voix de la conscience du sujet, ou plus exactement, bien qu'il en provienne, le sujet le rejette pour l'entendre comme dit par l'autre.

Le rapprochement voix-surmoi a pourtant quelque chose de tentant en raison de cette dimension vocale du surmoi, déjà mentionnée par Freud avec la voix des parents et clairement énoncée par Lacan : « Le surmoi en son intime impératif est bien "la voix de la conscience", c'est-à-dire une grosse voix d'abord, et bien vocale, sans plus d'autorité que d'être la grosse voix ¹¹. » De plus, les exemples cliniques sont nombreux à attester de textes hallucinatoires évocateurs de « voix de la conscience ». Pour autant, le surmoi ne peut s'égaliser au signifiant dans le réel qu'est la voix, car, pour qu'une voix soit de la conscience, il faut, c'est un minimum, se l'attribuer.

Par ailleurs, autre convergence voix-surmoi, la voix hallucinée est souvent impérative. Et, parmi les choses intimées, certaines sont relatives à l'exercice d'une jouissance : « Tue-le, viole-la », énonçait pour donner le texte de ses voix un patient suivi en ambulatoire, dont la diffusion de l'interview à l'heure du journal télévisé était probablement destinée à rassurer l'opinion. Mais là encore, cette intimation-là, sous la forme hallucinatoire, est-elle une manifestation dégradée du surmoi ? Comme pour le fait d'entendre une voix qui formule un reproche, le fait d'en entendre une qui contraigne à la jouissance fait perdre au surmoi sa dimension essentielle de conflit interne. Un tel surmoi dans le réel perdrait, en tant que brisure de la chaîne, son lien avec la loi, ce qui le dénaturerait comme surmoi. Le surmoi impose de conserver sa double face et le débat interne. Ce n'est en tout cas pas la désintégration d'un surmoi « achevé » que l'on peut repérer dans la voix. Au plus pourrait-on dire que c'est un tenant lieu de surmoi qui a explosé avec l'effraction délirante, mais surtout que la forme de son retour a tendance à clore tout débat interne, tout « problème de conscience ».

11. J. Lacan, « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits*, op. cit.

Pour le troisième point – existe-t-il dans la psychose une instance d'auto-observation et de critique ? –, commençons par prendre l'histoire de Temple Grandin ¹². Son autisme lui donne accès à ce qu'elle appelle un langage à valeur communicative. Ce langage la laisse néanmoins séparée « du monde de l'amour et de la communication humaine ». En fait, il ne lui permet aucunement d'appareiller sa jouissance, et il lui faut le compléter de l'invention d'une machine qui puisse presser son corps, dont elle use pour cheminer finalement vers quelque chose qui ne lui était pas donné : l'intention de l'autre. Tout cela se réalise au prix de travail, de réflexion et de nombre d'efforts considérables. Et notons qu'elle se décrit très tôt comme capable d'obéissance et sensible à la punition. Cet exemple de vie pourrait donner à penser que la notion de l'effort, de l'obligation est effectivement observable dès une connexion, fût-elle minime, au langage. Une forme de rapport à la soumission et à l'effort me semble présente dans la psychose, sans pour autant être référée à la Loi. Et ce rapport à l'obéissance, à l'effort, au devoir même est – je vous le propose – lié au simple fait que le psychotique parle.

Par ailleurs, il me semble ne pas faire de doute que les psychotiques aient affaire, avec leur auto-observation et leur autocomparaison, à l'idéal. Plus, cette position est parfois très prégnante, tout particulièrement chez des sujets paranoïaques qui visent, en se situant sous leur idéal, à une réalisation subjective, parfois très réussie d'ailleurs. Si l'effort peut chez certains sujets s'avérer difficile à soutenir – je pense à de nombreux cas de schizophrénie –, la notion n'est pas pour autant absente de leurs préoccupations. C'est dire que, même en l'absence de loi symbolique, le fait de parler et de fréquenter la communauté des hommes se traduit non seulement peut-être par l'adoption de règles, mais surtout par un effet de retour, voire d'arrêt sur image.

L'entrée du psychotique dans le langage, qui ne sera pas revisitée par les défilés de l'Œdipe, ne permet pas l'accès à la dimension tierce. Elle ne réduit néanmoins pas chez le sujet ni la quête de reconnaissance, ni le traumatisme de l'entrée dans la parole, dont le tenant lieu de surmoi se fait le lointain et pressant écho. Les fonctions du regard sur soi et du jugement existent dans la psychose. Et

12. T. Grandin, *Ma vie d'autiste*, Paris, Odile Jacob, 1999.

les expressions du type « j'aurais pu faire plus », les actes de devoir, voire les positionnements de dévouement peuvent avoir toute leur place dans la vie des sujets psychotiques. Et d'ailleurs, je crois, cette fonction critique, nous nous en servons. Par exemple lorsque nous proposons au sujet d'écarter le fait d'entendre la voix de l'obéissance à l'ordre qu'elle donne, au nom de l'éthique du sujet.

Que cette fonction de jugement s'exerce ne signifie pas qu'elle se réalise au regard de la loi symbolique. Il arrive que les exigences soient parfois cruelles et rendent très pénible au sujet cet exercice imposé, faute des limites que la signification phallique vient chez le névrosé porter à la jouissance. Ce qui fait fonction de surmoi dans la psychose se trouve en défaut de bornage. Ce fait ne doit pas être confondu avec un autre aspect. Le tenant lieu de surmoi pouvant s'avérer exorbitant dans la psychose, cela fait penser au fonctionnement très exigeant du surmoi névrotique. Or, la gourmandise du surmoi, en tant que plus le sujet s'y soumet et plus il est impérieux, n'est pas vérifiée dans la psychose. Lacan dit que « cette observation clinique n'est pas universellement vraie » et que « Freud se laisse là emporter par son objet qui est la névrose ¹³ ». Cette remarque ramène nettement au fait que l'autorenforcement du surmoi est lié au refoulement, refoulement qu'il n'y a pas dans la psychose. Le destin du surmoi de la psychose ne connaît pas nécessairement le phénomène exponentiel du toujours plus d'exigence. Le psychotique, s'il peut, faute de limitation, pâtir de son propre jugement sur lui-même, n'a pas affaire à l'inflation continue du surmoi caractéristique de la culpabilité névrotique. D'ailleurs, le cas Aimée ne dit-il pas que le châtiment réel, en satisfaisant au besoin de punition, fait céder la nécessité du délire, les « tourments éthiques objectivés » ?

Abordons maintenant la quatrième question, celle de la culpabilité. Dès les manuscrits H et K, soit en 1895 et 1896, Freud situe à la base de la paranoïa un processus mental primaire qu'il qualifie de complexe. Le retrait, le refus, le rejet – les trois termes sont utilisés par Freud – de croyance en l'autoreproche est fondamental et précède le refoulement. D'abord il y a l'*Unglauben*. Il est important de souligner qu'à cette origine Freud associe un déplaisir, qui sera

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud, op. cit.*, leçon du 19 mai 1954.

attribué à l'autre par projection. Retenons de ces textes très précoces que quelque chose de la jouissance ou du déplaisir est pour Freud à l'origine tant des névroses que des psychoses. Ensuite peut se déployer le refoulement. Une correction sera plus tard apportée : dans la psychose, ce n'est pas de refoulement qu'il s'agit. L'on sait l'usage fructueux que Lacan fera de la *Verwerfung* distinguée par Freud dans l'Homme aux loups.

La psychose, faute de métaphore paternelle, ne transmute pas le défaut de jouissance de l'entrée dans le langage en faute fondatrice qui donne accès au désir. *Quid* alors de ce qui paraît comme paradigme de la culpabilité, celle de l'accès mélancolique ? Freud note le caractère ostentatoire avec lequel le mélancolique désigne son indignité et y considère l'absence de honte comme caractéristique. L'auto-accusation dont se pare le mélancolique se désigne comme ayant un statut particulier, et se distingue radicalement de la culpabilité de mode névrotique. De plus, les autoreproches sont fondamentalement des reproches « contre » (*Anklage* ¹⁴) qui étaient adressés à l'objet et se voient retournés sur le moi identifié à l'objet. L'indignité du mélancolique porte bien une accusation... à l'autre. Le sentiment de culpabilité et l'appel au châtiment dans la mélancolie ne sont pas des effets de la culpabilité dont Freud nous assurait – non sans embarras, compte tenu de l'étrangeté de l'expression – que dans la névrose elle est un sentiment d'abord inconscient. Tout au contraire, c'est du refus de la culpabilité, du fait qu'elle n'est pas assumée par le sujet en tant que corrélat de la castration, qu'elle peut surgir sous cette forme, à savoir absolument non dialectisée. La culpabilité mélancolique, de ne pas être bordée par la jouissance phallique, déborde dans une indignité hémorragique.

Dans les paranoïas, il est fréquent de remarquer, outre des moments mélancoliques, un rapport à la loi particulier. Quand l'entrée dans le langage n'emporte pas avec elle comme conséquence la signification de la faute comme sexuelle, quand la loi ne s'inscrit pas dans le corps au prix de la chute d'un petit *a* que le sujet dépose en l'Autre, quelle loi pour le psychotique, et quelle culpabilité ?

Il y avait, alentour de la Première Guerre mondiale, un petit monsieur bien mis, et qui se faisait appeler Lucien Guillet, ingénieur.

14. S. Freud, « Deuil et mélancolie », *op. cit.*

Cet homme était guidé par un principe, dont il n'a jamais dévié : il devait subvenir aux besoins de sa famille. Cet impératif *a priori* commun prendra ici des accents personnels à l'excès, et, faute de Nom du Père, le fera agir au nom du pire. Pour faire bouillir la marmite, il organisera une petite entreprise ; non pas autour des bicyclettes à moteur qu'il avait dessinées mais ne saura pas exploiter, mais plutôt autour de la séduction extrêmement systématisée et professionnalisée de plusieurs dames seules, dont il ramassera les économies après les avoir assassinées et brûlées dans sa cuisinière.

Dans la formule du « subvenir aux besoins de sa famille », F. Biagi¹⁵ a identifié une phrase suspendue ayant allure d'idéal du moi, mais dont le ratage, du fait de l'absence de verrouillage symbolique, précipite Lucien Guillet ingénieur vers une figure du surmoi féroce, qui lui revient comme obligation réelle. La figure du surmoi impératif est ici comme confondue avec celle de l'idéal sous lequel se tient le sujet. Ce tenant lieu de surmoi écarte ici jusqu'au drame le sujet de la loi commune et du pacte social. Précisons que, lors de son procès, Landru, puisque c'est lui, ne reconnaîtra jamais aucun de ses meurtres. Pas très sujet au sentiment de culpabilité. Sans interroger le statut de ce refus de s'attribuer l'acte, notons ici que l'utilitarisme le plus cru déshumanise absolument et sans aucun pathos la relation à l'autre, chargé, lui, de payer de son corps.

Pour revenir à des situations moins exceptionnelles, disons que, même s'il se tient hors la Loi symbolique, le sujet psychotique a le plus souvent plus ou moins intégré des règles, des lois. Bien sûr, l'emprunt à la fois de la loi « légale » et des usages qui y sont liés s'avère plus ou moins stable, et plus ou moins en adéquation avec les mœurs collectives. L'emprunt de la loi, par opposition au paiement de chair que réalise la perte de petit *a*, ne se coordonne pas à la question de l'interdit, de la transmission, de la position sexuelle, mais peut contribuer à fixer le sujet dans une identité et participer d'un réglage de jouissance.

Il existe de cette opération d'emprunt diverses présentations. Le paranoïaque y va parfois jusqu'au cou : le légaliste, et surtout le procédurier, est un exemple paradigmatique d'usage de la loi de façon non dialectique. Toutefois, même fou, ce rapport pose dans le sujet quelque chose qui est utilisé au titre d'une boussole.

15. F. Biagi-Chai, *Le Cas Landru à la lumière de la psychanalyse*, Paris, Imago, 2007.

Dans les « comme si » selon Hélène Deutsch ¹⁶, l'accroche à un semblant de loi, labile, fragile, peut sauter, ou varier en fonction de l'air du temps ou des rencontres. Ici le surmoi, posé comme externe, suit très exactement le rapport à l'autre, le fil des événements de vie : l'on peut rappeler le cas de la jeune fille qui navigue de la religiosité à la délinquance. Dans la schizophrénie même déclenchée, le rapport à la loi peut également s'avérer bien lâche et surtout mobile.

Ainsi, selon les figures de psychose, selon la logique subjective, la loi structure plus ou moins le rapport à l'autre et le rapport à la faute. Il en va ainsi des sentiments de culpabilité, qui peuvent exister et faire souffrir les sujets, même si la loi autour de laquelle ils règlent leur jugement ne participe pas à la régulation de leur jouissance.

Pour conclure, je reviens un instant à l'interrogation de notre séminaire : qu'est-ce qui pousse dans le désir, qu'est-ce qui pousse dans le surmoi ?

La manie peut nous aider. Cette situation qui est celle de la non-fonction de petit *a*, selon Lacan, il faut remarquer que c'est aussi celle de la non-fonction du surmoi selon Freud... Dans la mythique rencontre entre le vivant et l'Autre qui lui parle, il y a un effet d'appel, d'invocation, au bout de quoi un sujet va advenir. Il va advenir de et par l'Autre qui traduit son cri en intention de signifier un besoin et y répond. L'Autre, en s'adressant au sujet à advenir, l'appelle à apparaître, l'exhorte à s'extirper de la substance vivante de son être, à en sacrifier un bout pour ex-sister. Ici se montre la force invocatrice du signifiant, qui en tant que tel impose pour pouvoir en user de s'y soumettre, de s'en remettre à lui et d'y sacrifier de la jouissance. Cette puissance du signifiant à intimer en tant que tel, avant même que de signifier, se manifeste à chaque incursion du surmoi. Le surmoi n'est que cette intimation, et ce principe de sacrifice. Le surmoi répond de et répond à la loi du langage. Du signifiant il a extrait cette capacité d'intimation, tout comme de la voix privilégiée par ailleurs pour le même motif : la voix est ce qui s'impose le plus, ce à quoi l'on ne peut se fermer, et qui de surcroît a fonction phonique pour le signifiant. Le surmoi, c'est ce qui s'impose au sujet, le force, le contraint, l'oblige. Et cela fait jouissance. Il oblige le sujet à obéir à

16. H. Deutsch, « Un type de pseudo-affectivité ("comme si") » (1934), dans *Les « comme si » et autres textes*, Paris, Seuil, 2007, p. 53.

la loi, mais aussi l'oblige, tout simplement, en prenant tous les aspects que l'impératif peut prendre. Ce principe d'obligation, de devoir existe pour les parlants, plus ou moins enraciné dans le corps.

Mais pour le névrosé, l'impératif repasse par la référence paternelle, ce qui le colore définitivement, ainsi que toutes les expériences anti-œdipiennes, et la rivalité fraternelle en particulier. La faute de jouissance, traduite en faute contre le père, est désormais irréductiblement associée à la loi du signifiant. Ce sacrifice, que Lacan a appelé petit *a*, le névrosé le localise dans l'Autre. L'effet de la perte de jouissance est dans la névrose la cause du désir. Parce qu'il est fondé sur la loi, le désir, causé par petit *a*, mobilise certes la structure, mais aussi sans doute l'interdit, et réveille le surmoi.

Dans la psychose, la non-localisation de petit *a* en l'Autre a pour conséquence que le sujet entend sa voix comme venant de l'Autre, et sa pensée comme venant d'ailleurs. La non-subjectivation de la loi ne l'empêche pas de souffrir de culpabilité, mais le purisme ne devrait pas nous laisser parler de surmoi. J'ai ébauché une suggestion supplémentaire : quelque chose de la relation imaginaire et de sa potentialité de rivalité agressive pourrait faire un autre stimulus pour l'instance de jugement.

Document

Edith Buxbaum *

Le rôle d'une seconde langue dans la formation du moi et du surmoi **

Quatre analyses qui se sont déroulées sur fond de bilinguisme allemand-anglais m'ont donné l'occasion d'observer la façon dont le moi et le surmoi contribuent à l'acquisition et à l'usage d'une seconde langue. J'ai pu tirer de ces observations quelques conclusions concernant le rôle de la seconde langue dans la formation du moi et du surmoi.

Habituellement, les personnes qui apprennent une langue étrangère à l'âge adulte gardent un accent, même lorsqu'elles parlent cette langue couramment et sans faute. Nombreux cependant sont les enfants qui, lorsqu'ils suivent leur scolarité en partie dans une autre langue, perdent complètement leur accent d'origine tandis que leurs parents continuent à utiliser couramment à la maison leur langue maternelle ou, s'ils parlent une nouvelle langue, le font de manière incorrecte ; cependant il existe parmi les enfants des exceptions. Certains conservent un accent et, bien qu'incapables de parler leur langue maternelle, ne peuvent pour autant en apprendre correctement une nouvelle. On rencontre ainsi des étrangers à leurs deux langues : à l'ancienne parce qu'ils ne peuvent plus la parler ni même seulement la comprendre, et à la nouvelle parce que leur accent les distingue des autres.

* Edith Buxbaum (1902-1982), psychanalyste viennoise, fut une élève de Richard Sterba. Elle émigra aux États-Unis en 1937, d'abord à New York où elle hébergea, en 1939, Bruno Bettelheim, son cousin germain, au retour de celui-ci de camp de concentration. Marginalisée par l'*establishment* new-yorkais, en tant que « psychanalyste laïque », elle alla s'installer à Seattle en 1947 pour participer à la fondation du Seattle Psychoanalytic Institute. Elle fut également professeur de clinique psychiatrique à l'université de Washington.

** Texte lu lors d'une rencontre de l'APA à Washington D.C. en mai 1948 et publié dans le *Psychoanalytic Quarterly*, n° 18, 1949. Traduit de l'anglais par Claude Léger.

Au cours de leur analyse, deux jeunes garçons, tous deux de parents allemands, en arrivèrent à perdre leur accent qui était fort prononcé. Cette question de prononciation ne fut jamais l'objet de discussion au cours de l'analyse. Mon propre accent est d'ailleurs du genre de ceux que j'ai décrits chez les personnes qui parlent une langue couramment mais apprise à l'âge adulte. Une identification à ma propre façon de parler n'eut donc pu en aucune façon améliorer la leur ; il est même remarquable qu'en dépit de mes défauts de prononciation, ces enfants aient pu faire des progrès à ce sujet.

Éric était un garçon de six ans, anxieux et geignard. C'était un enfant qui restait constamment accroché à sa mère et n'avait aucune relation avec d'autres enfants. Il était né ici de parents nés eux-mêmes en Allemagne. Sa mère parlait anglais avec un accent à peine perceptible, car elle avait appris et parlé cette langue dans l'enfance. Par contre, son père, s'il parlait anglais à peu près correctement, le faisait avec une prononciation tout à fait médiocre ; de ce fait, il préférait parler allemand dès qu'il en avait l'occasion. Il critiquait nombre de coutumes de ce pays-ci, regardait de haut l'éducation et la culture américaines et ne manquait jamais de faire connaître ses opinions à sa famille et à ses amis.

Une grande partie de l'analyse d'Éric consista en la mise en scène de ses fantasmes et dans l'aide qu'il m'apportait à les coucher par écrit. Il s'agissait essentiellement d'histoires de western et de gangsters, dont il était lui-même le héros qui finissait toujours par vaincre le méchant représenté soit par un homme, soit par une bête sauvage. Il exprimait, grâce à ce modèle bien connu, son hostilité envers son père. Ces fantasmes s'accompagnaient d'une excitation extrême. Pour partie, cette excitation tenait à son anxiété, à la peur du châtement paternel ; mais une autre part venait de sa crainte de perdre l'amour de ce même père. L'excitation pouvait être clairement sexuelle et s'accompagner alors de mouvements masturbatoires. Les fantasmes étaient vraiment comme des films de western : que ce fussent des combats pour la justice ou l'honneur, ou encore pour une fille, n'importe quel prétexte lui était bon pour entrer dans la bagarre. C'était la bagarre pour la bagarre, comme on l'observe si souvent chez les enfants. La bagarre elle-même représentait une relation sexuelle avec son adversaire. Il devait vaincre à tout prix, de

crainte d'être contraint à un rôle soumis, passif, qui aurait signifié pour lui qu'il était une femme et qu'il était castré.

Ce dernier rôle, toutefois, était celui qu'il jouait avec son attitude de bébé criard, provoquant les sarcasmes et les brimades des autres enfants. De même, il provoquait son père pour que celui-ci le gronde et le punisse. Il l'imitait de multiples façons, mais cette imitation était toujours hostile ; au cours de son jeu théâtral, ses personnages devinrent des caricatures si nettes de son père qu'elles étaient reconnaissables par le jeune patient lui-même. Le mime qu'il faisait de la façon de parler paternelle était un des moyens qu'il avait d'en faire la caricature provocatrice. Son hostilité visait à susciter la vive réaction de son père, laquelle venait ainsi combler son désir d'une joute amoureuse où il aurait tenu la place de la femme battue. Ses fantasmes présentaient l'envers de son comportement quotidien. Il s'accrochait à sa mère pour en obtenir une protection contre les éventuelles représailles paternelles, mais également pour se protéger de son propre désir (issu de la culpabilité) d'être puni. Cependant, le fait de s'accrocher à sa mère faisait naître la jalousie de son père et rendait donc vain son projet.

La perlaboration de son conflit apporta un changement dans les relations entre Éric et son père. Ils devinrent ainsi bons amis. Plutôt que de se moquer inconsciemment de son père, il parvint à établir avec lui une relation ouvertement « blagueuse », relation dont ils furent tous deux satisfaits. Ses relations avec ses camarades, s'étant nettement améliorées, l'avaient rendu capable depuis longtemps de se faire des amis et de savoir se défendre. Il manifesta intérêt et initiative dans ses études, devint même un excellent élève, particulièrement doué en composition anglaise. Son accent disparut, qui ne s'était maintenu que pour imiter son père de façon hostile et provocatrice, dont il n'eut plus alors besoin ; il devint donc un vrai *teenager* américain.

John, qui avait huit ans, était arrivé dans ce pays à l'âge de trois ans. Ses parents tenaient dans le plus grand mépris l'éducation et la culture américaines ; ils parlaient tous deux correctement anglais mais avec un fort accent. John partageait leur désapprobation de tout et de tous, et, à l'instar d'Éric, n'avait aucun ami. Il admirait son père, enviait ses capacités, ses connaissances, mais par-dessus tout le fait

d'être le mari de sa mère. Il vivait dans une rivalité désespérée et vaine avec son père. Au cours de son analyse, il se détacha des intérêts de celui-ci, pour commencer à jouer au football américain, dont il connaissait tout des équipes, des joueurs, des résultats des matchs ; il se mit alors à passer ses loisirs dans la rue avec ses copains, au désespoir de ses parents. Il ne possédait pas encore son anglais sur le bout des doigts, mais en tout cas il parlait l'idiome local.

Il est intéressant d'observer que, lorsqu'ils étaient en colère et désiraient me convaincre de la « sottise » et du côté « déraisonnable » des idées de leurs parents, les deux garçons devenaient experts dans l'art de mimer la façon de parler de leurs professeurs, de leurs proches et, bien entendu, de leurs parents. Ils visaient ainsi délibérément à souligner leur accent étranger, et les considéraient d'un œil critique pour être différents des parents des autres enfants ; ils ne voulaient rien tant qu'être autorisés à être comme les autres garçons. Tous deux croyaient que, pour faire plaisir à leur père, ils devaient mépriser leur pays d'adoption. Cependant, cela passait par le renoncement à la fréquentation de camarades et à l'intérêt scolaire. Le rejet de la langue était un moyen d'exclure toute influence culturelle américaine pour obtenir l'approbation paternelle. Mais il s'agissait aussi d'une partie de leur identification hostile et caricaturale à leur père, au service de leurs propres buts libidinaux : l'attitude provocatrice d'Éric visait à faire en sorte que son père le punisse, ce qui ne pouvait que le gratifier dans ses tendances homosexuelles passives ; quant à l'identification de John, c'était une attaque contre son père en vue de prendre la place de celui-ci dans le cœur de sa mère. L'apparente soumission des deux garçons aux désirs paternels était en fait une défense contre la crainte inconsciente de la castration. Éric redoutait la castration comme un moyen de satisfaire son désir inconscient d'être une femme ; John, quant à lui, redoutait la rétorsion pour ses vœux de mort à l'encontre de son père. Leur accent étranger, partie intégrante de leur identification hostile, disparut lorsque la résolution de leur angoisse névrotique les rendit capables d'exprimer ouvertement leur agressivité et d'établir des relations moins ambivalentes, plus amicales avec leurs parents.

Je fis des observations supplémentaires à ce sujet au cours de l'analyse de deux Allemandes qui avaient émigré à l'adolescence et terminé leur scolarité ici. Toutes deux comprenaient parfaitement

l'allemand mais refusaient de le parler. Anna soutenait qu'elle avait été une enfant particulièrement heureuse jusqu'à son arrivée aux États-Unis, à l'âge de seize ans, moment où elle devint dépressive. Elle croyait jusque-là avoir toujours eu une relation idéale avec sa mère, relation qui devint alors très déplaisante. Les souvenirs de son enfance allemande, tels qu'elle les présentait, étaient vagues, « romantiques » et manifestement falsifiés. Comme nous le savons bien, les souvenirs d'enfance ne viennent au jour dans l'analyse que lorsque les expressions verbales de cette période sont retrouvées ; il devint ainsi nécessaire à Anna d'user de l'allemand idiomatique de son enfance.

Ses préoccupations concernant le pénis étaient envahissantes, incluant un voyeurisme compulsif et une activité fantasmatique obsédante. Dans ses associations, les saucisses jouaient un rôle majeur. L'interprétation : saucisse égale pénis et la discussion de ses impulsions voyeuristes ne soulagèrent pas ses symptômes. Cependant, quand elle traduisit le mot « saucisse » en allemand, elle l'identifia à une saucisse d'une couleur et d'une apparence très particulières. Ceci dégagea du refoulement le souvenir, situé vers l'âge de sept ans, d'un homme exhibant son pénis. Elle avait pensé : « Qu'est-ce que cette *Blutwurst* qui lui pend là ? » Ce souvenir en apporta un autre, celui des relations qu'elle avait avec une fillette qui était sa partenaire de masturbation et dont elle avait été amoureuse du père. Cette fille et son père étaient des substituts de la sœur de la patiente et de son propre père. Ses désirs sexuels envers son père et la masturbation mutuelle avec sa propre sœur avaient été entièrement mis à nu par les associations sur le seul mot de *Blutwurst*.

Les termes enfantins pour désigner la défécation, la miction et les organes génitaux, aussi bien que les mots d'affection utilisés par elle-même et par ses parents, étaient énoncés avec grande difficulté. La remémoration d'un jargon secret de l'enfance, partagé avec sa sœur, libéra un flot de souvenirs concernant sa curiosité infantile interdite et des relations sexuelles coupables entre sa sœur aînée et elle-même. Sa résistance contre l'allemand parlé était un mécanisme de déni de sa sexualité infantile. Une nouvelle langue la rendait capable de se détacher du traumatisme psychique de son enfance. Avec la récupération de ces souvenirs, elle devint aisément bilingue.

L'autre patiente, Bertha, était une femme de trente- six ans, qui avait terminé sa scolarité secondaire en Allemagne. Elle prétendait que lorsqu'elle était venue vivre aux États-Unis, elle avait délibérément abandonné la langue allemande à cause d'une déception sentimentale dont elle avait fait l'expérience avec un garçon, alors qu'elle vivait encore en Allemagne. Au moment d'émigrer, elle avait pris la décision suivante : « Désormais, je serai différente. Je ne me laisserai jamais plus détruire par mes sentiments. » Elle résolut donc de ne jamais plus tomber amoureuse. Elle savait de façon presque consciente que le fait de ne plus jamais parler un mot d'allemand lui rendrait plus facile le refoulement de ses sentiments. Quand elle réalisa que ce refoulement laissait son existence complètement vide, elle dit : « Je sais que je devrais vous parler allemand, mais je n'ose pas. Je ne sais pas ce qui pourrait se passer. Je risquerais de me retrouver en miettes ! » Lorsque son anxiété commença à diminuer, elle m'apporta son journal, écrit en allemand, qui contenait le récit de son aventure amoureuse – une adoration venue de loin, dont le garçon avait eu à peine connaissance. Elle m'apporta aussi quelques notes écrites en allemand. Il s'agissait de véritables lettres d'amour rédigées à mon intention, la plupart de la même veine que celle dans laquelle son journal avait été écrit. Pour elle, l'allemand était la langue de l'amour. Elle finit par me parler en allemand. Elle laissait ses phrases inachevées ou parfois disait un mot et s'arrêtait, attendant que je comprenne. Elle citait aussi quelques mots extraits des écrits d'auteurs allemands célèbres, presumant que je serais à même de compléter ces citations. Cela s'avérait être la façon dont elle avait coutume de parler à son père et « la seule qu'il avait de pouvoir la comprendre ». Nous pouvons ajouter qu'elle désirait qu'il fût aussi le seul à la comprendre, elle. Tout comme Anna, elle avait eu son langage secret.

Au cours de son analyse, elle rêva de façon répétitive de fenêtres sur lesquelles elle ne faisait aucune association. Un jour, je traduisis pour elle le mot « fenêtre » en l'allemand *Fenster*, sur quoi elle associa immédiatement avec *fensterln*, mot qui n'a aucun équivalent en anglais. Il fait référence à une coutume de flirt des paysans autrichiens, selon laquelle le jeune homme attire l'attention sur sa personne en se mettant sous la fenêtre de la jeune fille de son choix. Si celle-ci accepte ses avances, elle ouvre sa fenêtre et il grimpe alors

dans la chambre. Cette coutume donne prétexte à moult plaisanteries et taquineries. L'interprétation personnelle de cette coutume par Bertha était, non pas une façon de faire sa cour, mais bel et bien le viol. Sa peur des relations sexuelles avait été éveillée lorsqu'elle avait eu pour la première fois et de façon simultanée des informations sur les relations sexuelles et la menstruation, qu'elle avait déformées en croyant que la seconde résultait des premières. Elle avait appris, dans des livres interdits, des choses sur l'hymen et décidé que les règles n'étaient pas possibles tant que l'hymen n'avait pas été déchiré. Quand elle eut ses premières règles, elle corrigea son idée fausse par le fantasme qu'elle avait effectivement eu une relation sexuelle. Ce fantasme se rapportait à ses conversations avec son père à propos du sexe. C'était une véritable relation sexuelle en parole – à partir de là, la langue dans laquelle les explications lui avaient été données était forcément celle de l'amour incestueux, laquelle devint par la suite interdite, à l'instar de ses sentiments incestueux pour son père.

Richard Sterba affirmait dans une discussion sur cet article : « La langue exprime des contenus mentaux de trois façons. Primo, elle est utilisée pour exprimer des contenus *conscients* que le moi veut communiquer, c'est-à-dire qu'elle exprime ce qu'une personne veut dire. Secundo, elle exprime des contenus *inconscients* à travers l'expression consciente, en tant que médiateur. C'est cette couche de contenus dans les expressions verbales du patient que nous essayons d'interpréter quand nous observons la séquence de pensées, la concaténation des associations dans les productions du patient, les particularités du choix *verbal* et les glissements de la langue. Tertio, nous trouvons que les particularités de *prononciation* d'une langue et les maniérismes dans la façon de parler servent à leur manière de manifestations de contenus inconscients extérieurs aux contenus des expressions verbales, tant dans leur signification manifeste que dans leur signification cachée. Cette troisième signification de la parole est la plus profonde, très étroitement liée à la structure de la personnalité et se trouve être ce qu'il y a de plus difficile à objectiver dans l'analyse ; néanmoins, elle est ce qu'il y a de plus révélateur dans l'analyse du caractère. » C'est principalement à Wilhelm Reich ¹ que nous devons d'avoir souligné l'importance de diriger notre recherche analytique non seulement sur *ce que* dit la personne, mais aussi sur

1. Wilhelm Reich, *Über Characteranalyse*, Int. Ztschr. f. Ps., XVI, 1928.

la façon dont elle parle en général et particulièrement dans les périodes de résistance.

Dans l'analyse des deux garçons, l'accent constituait un des maniérismes empruntés à leur père, qui exprimait par l'identification hostile à la fois soumission et révolte. Lorsqu'ils furent capables d'exprimer ouvertement leur hostilité, leur accent se détacha, tel un symptôme qui cède. Aussi longtemps que la signification de ce symptôme restait inconsciente, il représentait une part d'identification et en tant que telle hors du contrôle de l'enfant ; lorsqu'elle devint consciente, elle put être utilisée à volonté, sous forme d'imitation, ou bien être abandonnée. L'identification inconsciente s'était résolue partiellement en imitation consciente, laquelle est chronologiquement le précurseur de l'identification.

L'accent incorrect des enfants, qui s'avéra dans leur analyse être symptomatique, montre certaines similarités de base avec d'autres troubles de la parole. Sterba a suggéré qu'on pouvait appeler cela « accent pathologique ».

Dans certains cas de bégaiement chez de jeunes enfants, le symptôme se trouve être une impulsion réprimée à dire quelque chose qui, dans l'expérience de l'enfant, lui fait habituellement encourir une punition. Un tel bégaiement a la même étiologie que les glissements de la langue qui trahissent l'inconscient, par des substitutions non intentionnelles ou des mésusages de mots. À l'instar du bégaiement, l'accent incorrect représente un compromis entre des sentiments conflictuels.

Les deux patientes refusaient de parler leur langue maternelle comme s'il s'agissait de la clef des secrets qu'elles étaient déterminées à oublier – lesquels consistaient en des souvenirs refoulés de fantasmes masturbatoires œdipiens qui se trouvaient en conflit avec les exigences de leur surmoi. Une nouvelle langue munissait le moi d'une défense supplémentaire, ceci se trouvant en accord avec l'observation de Fenichel ² : « La relation d'un individu à la langue est souvent régie de façon prépondérante par les règles du surmoi. »

Sterba rappelle un mécanisme similaire de refoulement tiré des écrits de Ferenczi : « La même émergence de mot et de contenu

1. Otto Fenichel, *The Psychoanalytic Theory of Neurosis*, New York, W.W. Norton & Co., Inc., 1945.

émotionnel est observée en connexion avec une langue qui est pourtant divisée en une partie syntone avec le moi et une partie inférieure rejetée par le moi, laquelle contient des mots obscènes avec toute leur force de représentation sexuelle infantile et sensuelle ³. »

On a signalé avec insistance que la langue est pleine d'éléments de magie. Nunberg ⁴ définit la langue comme « un substitut à l'action ». Celui qui raconte une histoire « avec brio » lui donne vie pour son auditoire. Les jeunes enfants ne distinguent pas clairement leurs fantasmes de la réalité ; de là, le récit de leurs fantasmes peut provoquer en eux excitation ou panique ⁵. Les névrosés obsessionnels utilisent certains mots pour créer de la magie, pour faire que les choses arrivent ou au contraire qu'elles n'arrivent pas. La superstition dote de pouvoirs magiques les mots blasphématoires autant que les bénédictions. Dans le même sens, les expériences de verbalisation dans la langue dans laquelle elles surviennent les rendent réelles, alors qu'en parler dans une autre langue les rend irréelles. De la sorte, la langue devient le véhicule de reviviscence du passé et de libération des désirs inconscients et des émotions vers la conscience. La difficulté rencontrée par un patient qui s'exprime est à la mesure de sa résistance ; dans certains cas, la pression exercée par le surmoi est si forte que le patient est incapable de dire quoi que ce soit. Le surmoi utilise son pouvoir pour contrecarrer la magie de la parole.

Le fait de parler anglais signifie, pour nos deux patientes, l'évitement de la langue qui recèle les mots-clefs de leurs fantasmes et de leurs souvenirs refoulés. La suggestion qui leur est faite de parler la langue de leur enfance, désormais interdite par l'effet du surmoi, a éveillé une pleine résistance au point d'entraîner leur silence, avec cet autre effet de couper le contact avec l'analyste. Le silence, représentant un retrait du monde extérieur, trouve son parallèle dans la réaction des nourrissons à l'absence prolongée de leur mère, ce que Spitz ⁶ a nommé « dépression anaclitique ». Des enfants gravement

3. Sándor Ferenczi, « Obscene Words », in *Contributions to Psychoanalysis*, Boston, Richard C. Badger, 1916. (La citation n'a pas été retrouvée dans la traduction française.)

4. Herman Nunberg, *Allgemeine Neurosenlehre auf Psychoanalytischer Grundlage*, Berne, Hans Huber Verlag, 1932.

5. Jean Piaget, *Le Langage et la pensée chez l'enfant*, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé, 1923.

6. René A. Spitz, « Anaclitic Depression », in *The Psychoanalytic Study of the Child*, vol. II, 1946, N. Y.

négligés – et ceux dont l'attachement à l'adulte est interrompu ou peu fréquent, comme il arrive souvent avec des enfants élevés en institution ou dans une succession de placements nourriciers – sont lents à apprendre à parler et peuvent rester arriérés, quant à la parole, toute leur vie. Ce sont des enfants anxieux, peu sûrs d'eux, inhibés, qui ont été punis pour s'être exprimés ou qui ont subi les affres de la faim, du froid ou de l'isolement. Le silence du patient en analyse est souvent l'équivalent du silence impuissant, mutique et désespéré du jeune enfant. Bien que les jeunes femmes reconnaissent qu'elles se servaient d'une seconde langue comme d'un mécanisme de refoulement, cela leur épargnait d'avoir à recourir à de longues périodes de silence complet et était, par conséquent, précieux pour leur traitement. Les enfants qui sont, pour des raisons névrotiques, dans l'incapacité de parler, sont presque toujours capables de chanter les paroles des chansons. Une seconde langue peut être comparée au chant des enfants mutiques ; les deux situations libèrent les mots de la charge émotionnelle qui rend pénible et inhibe l'usage de la langue maternelle. Avec le secours de cette nouvelle langue, le surmoi se trouve circonvenu et son efficacité quelque peu amoindrie.

L'imitation et l'identification sont les méthodes les plus importantes d'apprentissage ; toutefois, elles dépendent de la nature des relations de l'enfant à la personne qu'il imite. Le manque de ces relations peut entraîner une grave inhibition de la parole ou un défaut de vocabulaire, qui ressemble à des arriérations du langage ou de l'intelligence. Cependant, les conflits précoces, exprimés dans des troubles pathologiques de la parole tels que le bégaiement et ses équivalents, n'ont aucune portée sur le développement de l'intelligence. Les enfants bègues sont fréquemment très intelligents. Il semble que le développement de la parole soit profondément perturbé lorsque les relations d'objet précoces qui contribuent à l'imitation sont pauvres ou absentes. La parole est une des fonctions du moi qui s'affaiblit lorsque le moi lui-même est affaibli dans son développement. Dans la prime enfance, la parole se développe de façon concomitante avec le moi, dont elle est une des fonctions. Dans les années suivantes, alors que le surmoi prend son plein essor, remplaçant l'autorité parentale, la parole vient se placer à des degrés divers sous sa domination, dans certains cas « gouvernée de façon prépondérante par les règles du surmoi ».

Erikson fait cette remarque que « l'analyse du moi devrait inclure celle de l'identité moïque de l'individu, en relation avec les changements historiques qui ont dominé le milieu où s'est passée son enfance. Car la maîtrise sur sa névrose commence là où il est mis en position d'accepter la nécessité historique qui a fait de lui ce qu'il est ⁷ ». Les deux femmes dont je parle dans cet article tentaient d'établir une identité moïque avec le nouveau groupe en refoulant leur identité passée ; il en résultait une identité moïque amputée, une névrose. Il leur fallut réintégrer le passé dans l'identité moïque pour obtenir la résolution de leur névrose.

Les deux garçons tentaient, quant à eux, de renoncer à leur actuelle identité de groupe pour préserver celle du passé, représentée par leurs parents ; ils durent apprendre à réconcilier le passé avec le présent. Dans tous les cas, la parole était le symptôme de leur perturbation, rendant compte d'un conflit entre deux mondes, distincts dans le temps, dans l'espace et dans la langue.

7. Erik Homburger Erikson, « Ego Development and Historical Change », in *The Psychoanalytic Study of the Child*, vol. II, 1946, N. Y.

Chronique

Claude Léger

Après Lacan en Italie, pourquoi pas Lacan en Amérique ? D'autant que là aussi nous avons deux séquences, à dix ans d'écart : 1966 et 1975.

De la première, il n'a laissé lui-même aucune trace. Non pas qu'il n'ait pas écrit, ni lu ce qu'il avait écrit, mais, contrairement à ce qui se passera dix ans plus tard, il n'a rien fait traduire, ni publier. Il est vrai qu'à l'époque *Scilicet* n'existait pas encore ¹. Mais allons-y voir de plus près.

Lacan est invité en octobre 1966 à participer à un symposium, organisé par René Girard à la Johns Hopkins University de Baltimore (Maryland) et intitulé : « The Languages of Criticism and the Sciences of Man ». Un comble, lorsqu'on se souvient de ce que Lacan pensait des sciences humaines ! La fine fleur de l'intelligentsia française y a été conviée : Jean Hyppolite, Georges Poulet, Lucien Goldmann, Roland Barthes, Tzvetan Todorov, Nicolas Ruwet, ainsi que l'encre jeune Jacques Derrida.

Celui-ci est alors peu connu aux États-Unis. Il a tout juste fait paraître, dans le numéro de *Critique* de décembre 1965 et janvier 1966, une ébauche de ce qui deviendra dès l'année suivante *De la grammatologie*. Il est probable que Lacan l'avait lue. Quoi qu'il en soit, ils vont avoir plusieurs échanges durant les trois jours que durera le symposium, dont la désormais fameuse exclamation de Lacan : « Il fallait donc attendre d'arriver ici, et à l'étranger, pour se rencontrer ! » Du moins est-ce ainsi que Derrida le rapportera bien plus tard ².

Nous n'allons pas gloser sur les malentendus entre Lacan et Derrida, qui semblent avoir été inaugurés à cette occasion. Néanmoins, il n'est pas inintéressant de relever ce qu'en dit Lacan, dans la discussion qui suivit l'exposé de Lucien Goldmann sur « Structure : Human Reality and Methodological

1. Les « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines » de 1975 sont parus dans *Scilicet* n° 6-7, au Seuil en 1976.

2. J. Derrida, « Pour l'amour de Lacan », dans *Lacan avec les philosophes*, Paris, Albin Michel, 1991,

p. 406. Derrida y rappelle que Baltimore est la ville où mourut E. A. Poe. Toujours *La Lettre volée* !

Concept ³ » : « Quelques mots concernant le sujet. Je pense qu'ils sont nécessaires depuis que j'ai introduit le terme hier et depuis même que M. Derrida ici présent m'a demandé hier au dîner : "Pourquoi appelez-vous ça le sujet, l'inconscient ? Qu'est-ce que le sujet a à faire avec ça ?" »

Lacan va lui répondre de façon détournée, en critiquant l'usage que fait Goldmann du terme de sujet comme « unité unifiante », soit comme sujet de la connaissance : « M. Goldmann fait passer cette fonction de l'unité dans la sphère de l'action, quand il désigne John et James portant une table, comme un seul sujet, dans la mesure où ils sont unis dans cette action commune. Mais, ce qui me pousse à en parler, c'est le fait que je viens tout juste d'avoir cette aventure. [...] Je me trouvais dans un hôtel local, dont je tairai le nom, et je voulais que la table, qui était contre un mur, soit déplacée devant la fenêtre, afin de travailler pour cette réunion ⁴. Or, à droite de la fenêtre, il y avait une commode qui gênait. J'ai pris le téléphone et demandé que quelqu'un vienne m'aider. Est arrivé alors un personnage très digne, aux cheveux blancs, portant sur son uniforme ce titre, qui n'a pas encore de signification précise pour moi [...] : "*Bellman*". Je n'ai pas tout de suite prêté attention à ce nom, qui doit vouloir dire "bel homme". J'ai dit au *Bellman*, dans mon anglais imparfait, comme vous pourrez en juger demain, que ce que je voulais, c'était mettre la table devant la fenêtre et la commode à la place de la table. Ceux qui appartiennent à la communauté américaine ne seront pas surpris par le simple geste que je reçus en réponse : "Regardez là ! Je suis le *Bellman*. Pour qui me prenez-vous ? Ceci est un travail pour la gouvernante (*Housekeeper*)." »

J'abrège le récit de cette anecdote, en précisant que Lacan finit par obtenir ce qu'il voulait. Il pose donc la question qu'elle illustre : « Alors, où est le sujet dans cette histoire ? [...] Ça m'a donné l'opportunité de pointer la différence entre sujet et subjectivité. J'aurais été assurément le sujet si ça avait été seulement une question de manque. Je suis la subjectivité pour autant que, indéniablement, j'ai manifesté une certaine impatience dans cette affaire. Ce qui me semble être le sujet, c'est réellement quelque chose qui n'est ni intra, ni extra, ni intersubjectif. Quelle sorte de sujet caractérise un style de société dans laquelle chacun est théoriquement toujours prêt à vous aider, ainsi que l'implique la question "Puis-je vous aider ?" [...] Quelle est la nature de ce sujet qui est basé sur ce premier principe et qui, d'un autre côté, rend impossible d'avoir de l'aide ? Je crois, étant donné mon histoire, que

3. On peut consulter et télécharger les interventions de Lacan, ainsi que le texte de sa communication, dans « Pas-tout Lacan » sur le site de l'ELP : www.ecole-lacanianne.net.

4. « Le mot table peut se trouver avoir pour moi une qualité et une fonction qui lui donnent une place sensible, qui est une constante de ma personnalité. » J. L. (« Discours de Tokyo », 21 avril 1971).

c'est là, au niveau de cet intervalle, qui ne rentre ni dans l'intra ou l'inter ou l'extrasubjectivité, que la question du sujet est posée ⁵. »

Il est étonnant de constater que Lacan, dont l'admiration pour Lewis Carroll était déjà connue à l'époque ⁶, ne se soit pas souvenu du *Bellman* de *La Chasse au Snark*, ce qui aurait rendu son histoire encore plus drôle, dans la mesure où, avant de devenir « veilleur de nuit », l'Homme à la Cloche désignait le crieur public (*town-crier*). Peut-être celui qui, chez nous, criait, le soir venu : « Dormez, bonnes gens ! »

Deux jours plus tard, Lacan va revenir dans son exposé sur la question : « Où est le sujet ? ». Le titre de cette communication est assez extravagant : « Of Structure as an Inmixing of an Otherness Prerequisite to Any Subject Whatever ». Disons qu'un tel titre n'était pas habituel dans les publications universitaires nord-américaines.

On va voir que le déplacement de la table n'a pas été sans conséquences : « Il était tôt ce matin quand je préparais ce petit discours pour vous. Je pouvais, par la fenêtre, voir Baltimore ; et c'était un instant très intéressant, pas encore le lever du jour. Une enseigne au néon m'indiquait à chaque minute le changement de l'heure ; il y avait naturellement une forte circulation et je me faisais la remarque que tout ce que je pouvais voir, hormis quelques arbres lointains, était le résultat de pensées, de pensées activement pensantes, où le rôle joué par les sujets n'était pas tout à fait clair. En tout cas, le dit *Dasein* comme définition du sujet, était là, dans ce spectateur plutôt intermittent ou évanescent. La meilleure image de l'inconscient, c'est Baltimore au petit matin. »

Lorsqu'on passe en train par Baltimore – cela m'est arrivé récemment –, on longe d'interminables et pitoyables *suburbs*. Derrière, on aperçoit, dominant le paysage, d'immenses bâtiments rutilants, au fronton desquels s'affiche en lettres géantes : « Johns Hopkins University ». Cela donne une certaine idée d'où « s'engouffre le sujet » produit par le discours universitaire.

À la fin de son exposé, Lacan faisait allusion à d'autres grandes lettres qui zébraient le paysage américain : « En venant ici ce soir, j'ai lu le slogan de l'enseigne au néon "*Enjoy Coca Cola*". Cela m'a rappelé qu'en anglais, je pense, il n'y a pas de terme pour désigner précisément cette masse énorme de sens qu'il y a dans le mot français jouissance – ou en latin *fruor*. Dans le dictionnaire, j'ai cherché "jouir" et trouvé "posséder, utiliser", mais ce n'est pas cela du tout. Si l'être humain est une chose en quoi que ce soit pensable, c'est par-dessus tout comme sujet de la jouissance. »

5. On pense à la fin du « Temps logique » : « Le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel. »

6. Lacan va même lui rendre hommage à France Culture, le 31 décembre 1966.

Lorsque Bruce Fink, courageux traducteur d'*Encore*, eut à résoudre cette question, que Lacan abordait donc déjà en 1966, il choisit de conserver le mot en français : « What is jouissance ? Here it amounts to no more than a negative instance. Jouissance is what serves no purpose (ne sert à rien) ⁷. »

7 septembre 2010.

7. J. Lacan, *The Seminar, Book XX, Encore*, W. W. Norton & Company, N Y London, 1999, p. 3.

Bulletin d'abonnement

conjoint *Mensuel* et *Agenda*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je joins un chèque de 70 € (dont 10 € de participation aux frais d'expédition)

à l'ordre de Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas 75006 Paris

Vente du mensuel au numéro : 7 €

• excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial

et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du mensuel
sont archivés sur le site de l'EPFCL-France
www.champlacanianfrance.net

